

## TRAITÉ SUR L'ESPRIT SAINT

### 1. Avant-propos

*Dans le langage de la théologie les moindres détails doivent être l'objet d'une recherche attentive*

1. Il y a en toi un désir de connaissance, une ardeur à la tâche que j'apprécie beaucoup, et je me réjouis infiniment de la fermeté et de la prudence de ta pensée. Tu estimes qu'il ne faut négliger l'examen d'aucun mot, quand il s'agit de ceux qu'on est bien obligé d'employer pour parler de Dieu, toi qui m'es plus cher que tout, frère Amphiloque. Tu as bien entendu la recommandation du Seigneur : «Qui demande reçoit, qui cherche trouve.» (Lc 11,10). Et ta demande sonne si juste que, me semble-t-il, tu déciderais le moins empressé à entrer en communication avec toi.

Mais, plus que tout, voici ce que j'admire en toi : si tu interrogues, ce n'est pas comme le font la plupart, à l'heure actuelle, pour mettre l'autre en position difficile; c'est pour trouver le vrai. Des gens qui sont à l'écoute pour espionner, qui ne cessent de poser des questions, il y en a des quantités; mais une âme qui aime à apprendre, qui cherche la vérité afin de porter remède à son ignorance, il est bien difficile d'en rencontrer ! Semblables au filet tendu par les chasseurs, à l'embuscade des ennemis en guerre, les questions posées par bien des gens comportent une ruse habilement dissimulée. Quand ils parlent, leur objet n'est pas de se procurer quelque profit, mais bien, si la réponse ne va pas dans le sens de leur désir, d'y trouver un motif légitime de partir en guerre.

2. «Qu'un sot pose des questions, c'est à mettre au compte de la sagesse» (Prov 17,28). Mais alors, l'auditeur intelligent que le prophète rattache au «Conseiller admirable» (Is 3,3), quelle valeur ne lui reconnaitrons-nous pas ? En toute justice, assurément, il mérite qu'on l'accueille, qu'on se mette en route en s'associant à son ardeur et qu'on soit prêt à tous les efforts, tandis qu'il nous pousse vers le but. Ne pas se contenter d'entendre superficiellement le langage de la théologie, essayer au contraire de dépister en chaque expression, en chaque syllabe, le sens caché qu'elle recèle, ce n'est pas le fait d'hommes à la piété paresseuse, mais bien de ceux qui découvrent le but de l'appel qui nous a été adressé : ce qui nous a été proposé, c'est de devenir semblables à Dieu, autant que le peut la nature de l'homme. Mais il n'y a pas de ressemblance sans connaissance. La connaissance, elle, vient de l'enseignement reçu. Or, au point de départ de l'enseignement, il y a le langage qui se compose de syllabes et de mots. Aussi n'est-il pas sans objet d'examiner attentivement les syllabes.

Ce sont de petites questions, qui n'en sont pas moins dignes contraire : puisque la chasse à pourrait-il sembler, mais de retenir l'attention. Au la vérité est chose difficile il nous faut en suivre les pistes dans toutes les directions. En effet, si la piété, comme les arts, s'acquiert petit à petit, rien n'est à négliger pour ceux qui entrent dans le domaine de la connaissance. Qui dédaignerait comme simples broutilles, les tout premiers éléments, ne parviendrait jamais à une sagesse accomplie.

Oui, non : deux syllabes. Et pourtant, le meilleur des biens la vérité ou le dernier degré de la malice le mensonge ces petits mots tout simples suffisent souvent à les contenir. Et qu'ai-je dit là ? certains témoins du Christ n'ont fait qu'un signe de tête, et on a jugé s'ils s'étaient pleinement acquittés de leur devoir de piété. Dans ces conditions, y a-t-il, dans le langage de la théologie, un mot si court qu'il ne suffise à faire pencher la balance, soit pour, soit contre ? Si pas un iota de la loi, pas un trait ne doit passer, comment pourrions-nous négliger même les moindres détails ? Justement, les petits mots que tu nous demandes de soumettre à un examen attentif sont à la fois très courts et de grande importance. Très courts, en effet, puisqu'ils s'énoncent brièvement et pour cette raison sont sans doute aisément dédaignés; mais de grande importance à cause de leur pouvoir de signification; semblables en cela au sénevé, la plus petite des graines de broussailles qui, si l'on prend la peine de la soigner comme il convient, lève et atteint une hauteur suffisante, parce que se déploie la force qu'elle tenait en germe.

Et si quelqu'un se moque de nous, à nous voir bavarder sur les syllabes, comme dit le Psaume, qu'il le sache : son rire ne lui rapportera qu'un fruit inutile. Pour nous, sans perdre courage sous les sarcasmes, sans nous laisser vaincre par le mépris, nous ne renoncerons pas à notre recherche. Ces particules sont petites ? j'en ai si peu honte, que, même si je ne parvenais à saisir qu'une infime partie de leur valeur, je m'en réjouirais, dans la pensée ne n'avoir pas peu mérité ! Quant au frère qui partage notre recherche, je lui dirais que le bénéfice qu'il en tirerait ne serait pas mince.

Je vois l'importance du combat, si les mots en cause sont petits. Aussi, espérant bien en être récompensé, ne reculerai-je pas devant l'effort, persuadé que pour moi, la discussion sera profitable, et que pour les auditeurs, son utilité sera de longue durée. Voilà pourquoi, avec l'Esprit saint lui-même, est-il besoin de le dire ? j'en viendrai maintenant à l'explication. Si tu désires que je m'engage dans la voie de la discussion, je retournerai un peu en arrière, à ce qui a donné naissance au débat.

3. Dernièrement, comme je priais avec le peuple, je terminais d'une double manière la doxologie à Dieu le Père, disant tantôt : «avec le Fils, avec le saint Esprit,» tantôt : «par le Fils, dans le saint Esprit.» C'est alors que certains des assistants s'en prirent à nous : nous nous étions servis, disaient-ils, d'expressions étranges et qui se contredisaient ! mais toi, qui cherches avant tout à leur rendre service, ou – s'ils sont décidément inguérissables à mettre à l'abri ceux qui les rencontrent, tu as demandé que soit clairement formulé un enseignement portant sur la valeur de ces syllabes. Nous allons donc nous exprimer brièvement, autant qu'il est possible à des gens qui se sont mis d'accord sur le point de départ du débat.

## 2. Pourquoi les hérétiques exercent une telle surveillance sur les particules ?

4. L'esprit vétilleux de ces gens-là, quand il s'agit de syllabes et de mots, n'est pas si innocent qu'on pourrait le croire et le mal qu'il entraîne n'est pas sans gravité. Il recèle obscurément de sombres intentions contre la piété. S'ils luttent pour faire reconnaître qu'on parle de façon dissemblable du Père et du Fils et du saint Esprit, c'est afin d'être à l'aise pour démontrer aussi leur différence de nature.

Ils disposent d'un vieux sophisme inventé par Aèce, le chef de cette hérésie, qui a écrit quelque part dans une de ses lettres : «tout ce qui est de nature dissemblable s'exprime de façon dissemblable» et réciproquement «tout ce qui s'exprime de façon dissemblable est de nature dissemblable.» Et il en voulait pour témoignage le dire même de l'Apôtre : «Un seul Dieu, le Père, de qui tout vient, et un seul Seigneur, Jésus Christ, par qui tout existe» (I Co 8,6). Donc, le rapport que l'on trouve entre les mots, ce même rapport se trouve aussi, prétend-il, entre les natures signifiées par ces mots. Or, «par qui» n'est pas semblable à «de qui» : c'est dissemblable du Père.

C'est à cette aberration que se rattache aussi le bavardage de ces gens-là sur les expressions en question. C'est de là qu'ils partent pour attribuer à Dieu le Père, à titre de privilège exclusif, l'emploi de «par qui»; au saint Esprit, celui de «en qui.» Et cet emploi des particules ne change jamais, affirment-ils, afin que, comme je l'ai dit, la différence de l'expression manifeste du même coup la différence de nature.

En fait, ils ne peuvent le cacher, leurs subtiles et vaines discussions sur les diverses manières de s'exprimer cherchent à garder toute sa force à la doctrine impie. «De qui,» selon eux, doit désigner le Créateur, «par qui» l'assistant ou l'instrument, «en qui,» le moment ou le lieu. Et cela, afin que l'Artisan de l'univers ne soit pas tenu pour plus honorable qu'un simple instrument et que, dans le saint Esprit, ne se manifeste rien de plus que l'apport à ce qui existe de l'espace et du temps, simultanément.

### 3. La science du langage appliquée à des particules vient de la sagesse du dehors

5. Néanmoins, ce qui les a entraînés à recourir à un tel artifice, c'est aussi l'observation de ceux du dehors, qui ont réparti l'emploi des formules «de qui» et «par qui» selon la différence de nature entre les choses. En effet, d'après ces derniers, «de quoi» exprimerai la matière, «par quoi» ferait songer à l'instrument ou, plus largement, à ce qui aide. Ou plutôt car une fois résumée la thèse de ces philosophes, qu'est-ce qui nous empêche de démontrer que nos détracteurs, s'ils n'ont plus de lien avec la vérité, ne s'accordent pas davantage avec la philosophie profane ? ceux qui se sont consacrés à la vaine philosophie donnent différentes explications de la nature de la cause, dans laquelle ils distinguent des sens particuliers.

Certaines, disent-ils, sont des causes premières; d'autres interviennent en second, accessoirement. Il en est d'autres encore, sans lesquelles rien ne pourrait exister. Et bien sûr, pour chacune d'elles, ils déterminent une forme d'expression spécifique. C'est ainsi que l'instrument et l'artisan sont désignés de manière différente. A l'artisan convient, selon eux, «par qui.» Un banc est fabriqué ? On est en droit de dire, affirment-ils, que c'est par le menuisier; s'il s'agit de l'instrument, c'est «au moyen de quoi,» car c'est ou moyen de la hache, de la tarière, etc. De la même façon, ils tiennent «de quoi» pour le propre de la matière, l'objet est fait de bois. «Selon quoi» désigne le modèle que l'ouvrier a dans l'esprit ou qui lui a été proposé. En effet, ou bien il s'est fait une idée de l'objet à exécuter, et il a fait passer cette idée dans son œuvre; ou bien il a déjà un modèle sous les yeux et il conduit son travail selon sa ressemblance. «Pour quoi,» d'après eux, doit être rapporté à la fin poursuivie : c'est pour l'utilité des gens que le banc est fabriqué. «En quoi» fait penser à l'espace et au temps : quand le banc a-t-il été fait ? «En ce temps-là»; et où ? «en tel lieu.»

Certes, toutes ces données n'apportent rien de plus à ce qui se fait; cependant, rien ne se fait en dehors d'elles. Pour agir, on a besoin, nécessairement, d'un espace et d'un temps.

Voilà donc ce que nos adversaires ont appris, ce qu'ils ont admiré : des remarques qui ne sont que vanité, duperie sans véritable contenu. Et ils les empruntent pour les appliquer à la doctrine de l'Esprit qui, elle, est simple et sans prétention à l'art. Leur but ? D'une part, amoindrir Dieu le Verbe et d'autre part, mettre à l'écart le saint Esprit ! L'expression utilisée pour les instruments sans âme, dont ceux du dehors réservent l'usage à la désignation du service le plus bas et le plus dépendant je veux dire : «par quoi» – eux n'ont pas de scrupule à l'appliquer au Maître de l'Univers, et chrétiens, ils n'ont pas honte d'assigner à l'Auteur de la Création un terme qui vaut pour une scie ou un marteau !

4. Dans l'Écriture, l'usage des particules n'appelle aucune remarque spéciale

6. Quant à nous, nous constatons volontiers que ces mots sont aussi d'un emploi fréquent dans la parole de vérité. Nous ne disons pas pour autant qu'elle est en quelque sorte esclave de l'esprit vétilleux de ceux du dehors, mais que, selon l'occurrence, elle modifie les tournures en tenant compte des besoins. Ainsi, «de qui» ne désigne pas uniformément la matière, comme le disent ces philosophes; l'habitude de l'Écriture est bien plutôt d'utiliser ce mot pour la cause suprême. Exemple : «Un seul Dieu, de qui tout vient» (I Co 8,6) et encore : «Tout vient de Dieu» (I Co 2,12). Ce qui n'empêche que, souvent aussi, la parole de vérité utilise ce mot pour désigner la matière; ainsi quand elle dit : «Tu feras l'arche de bois qui ne pourrit pas» (Gen 6,14), «Tu feras un chandelier d'or pur» (Ex 25,31) et «Le premier homme, tiré du sol, est terrestre» (I Co 15,47), «d'argile tu es pétri, tout comme moi» (Job 33,6).

Mais l'intention de ces gens-là, c'était, comme nous l'avons dit, d'établir la différence des natures; aussi ont-ils décrété que cette expression ne convenait qu'au Père seul. Les principes de cette observation, ils vont les chercher chez ceux du dehors, mais ils n'en sont pas esclaves au point de les suivre scrupuleusement : quand il s'agit du Fils, par obéissance à la règle de ces penseurs, ils lui appliquent la dénomination qui est celle de l'instrument; pour l'Esprit, celle du lieu. Ils disent en effet : «dans l'Esprit,» – «par le Fils.» Mais il s'agit de Dieu, ils ne s'accordent plus avec les autres sur l'expression usages apostoliques, suivant ce qui est dit : «C'est de lui que vous êtes dans le Christ Jésus» (I Co 1,30) et : «Tout vient de Dieu» (I Co 11,12).

De cette étude technique, quelle est la conclusion ? Autre est la nature de la cause, autre celle de l'instrument et autre encore celle de l'espace. Par conséquent, le Fils est par nature différent du Père, puisque l'instrument l'est de l'artisan; différent, l'Esprit l'est aussi, étant donné que l'espace et le temps se distinguent par nature aussi bien des instruments que de ceux qui les ont en main.

5. «Par qui» s'emploie aussi pour le Père, et également pour l'Esprit

7. Telle est donc leur théorie. A nous maintenant de démontrer ce que nous avons déjà posé : non, le Père n'a pas gardé «de qui» pour lui seul et jeté «par qui» au Fils; à son tour, le Fils n'a pas, comme ils l'ont décrété, refusé d'admettre l'Esprit saint à partager avec lui «qui» et «par qui,» selon cette répartition d'un nouveau genre qui est la leur.

«Un seul Dieu et Père, de qui tout vient, et un seul Seigneur Jésus Christ, par qui tout existe» (I Cor 8,6). Ce langage n'est pas celui de quelqu'un qui promulgue une loi, mais d'un homme qui distingue avec soin les personnes. Dans cette proclamation, l'objet de l'Apôtre n'est pas de mettre en cause une différence de nature, mais d'établir qu'il n'y a pas de confusion dans la notion de Père et de Fils. Les particules en question ne se rangent pas les unes face aux autres; elles ne sont pas, comme à la guerre, envoyées en avant-garde contre la ligne adverse afin que s'engage le combat entre les natures auxquelles elles sont rattachées : c'est une évidence puisque le bienheureux Paul les a rassemblées toutes deux pour un seul et même sujet, lui qui dit : «Tout est de lui, et par lui et pour lui» (Rom 11,36).

Manifestement, ces mots se rapportent au Seigneur; tout homme le reconnaîtra pour peu qu'il prête attention à la signification de la phrase. Car c'est après avoir fait appel à cette citation d'Isaïe : «Qui a connu la pensée du Seigneur et qui a été son conseiller ?» (Is 40,13, cité en Rom 11,34) que l'Apôtre ajoute : «Tout est de lui et par lui et pour lui» (Rom 11,36). Il parle alors de Dieu le Verbe, le Démiurge de la création tout entière, comme nous l'apprend la suite : «Qui a jaugé l'eau dans sa paume, à l'empan toisé le ciel, et toute la terre à la poignée de sa main ? Qui a placé les montagnes sur la bascule et les vallons dans la balance ? Qui a connu la pensée du Seigneur et a été son conseiller ?» (Is 40,13). Dans ce texte, en effet, le «qui» ne traduit pas l'impossibilité absolue, mais la rareté, comme dans ce passage : «Qui se lèvera avec moi contre les méchants ?» (Ps 93,16) et encore : «Qui est l'homme qui veut vivre ?» (Ps 33,13) et : «Qui montera sur la montagne du Seigneur ?» (Ps 23,3). Il en va de même dans ce passage : «Qui a connu la pensée du Seigneur et lui est associé dans le conseil ?» (Is 40,13). Car «le Père aime le Fils et lui montre tout» (Jn 5,20). Le Fils est celui qui maintient la terre et la saisit dans sa main; qui conduit tout vers l'ordre et l'harmonie; qui emplit d'équilibre les montagnes; les eaux, de mesure, et tout ce qui est dans le monde, de l'ordre qui est le sien. C'est lui qui tient le ciel tout entier dans une faible part de sa toute-puissance part que, de façon imagée, le prophète appelle un empan.

Ce qui amène tout naturellement l'Apôtre à conclure : «Tout est de lui, et par lui et pour lui» (Rom 11,36). «De lui», pour les êtres, la cause même de l'être, selon la volonté de Dieu le Père. «Par lui,» la durée et la subsistance, lui par qui tout a été créé et qui, de surcroît, donne à chacun ce qui lui permet de conserver la vie. Voilà pourquoi c'est pour lui encore qu'ils se tournent tous ensemble : un désir irrésistible, une indicible tendresse les font diriger leurs regards vers l'auteur de la vie, celui qui en assure tout l'entretien, ainsi qu'il est écrit : «les yeux de tous espèrent en toi» (Ps 144,15) et encore : «Tous comptent sur toi» (Ps 103,27) et «Toi, tu ouvres ta main et tu combles tous les vivants de ta bienveillance» (Ps 144,16).

8. S'ils s'élèvent contre notre interprétation, quel raisonnement pourrait leur épargner une contradiction manifeste avec eux-mêmes ? S'ils ne concèdent pas en effet que les trois termes : «de lui,» «par lui» et «pour lui» se rapportent au Seigneur, ils seront obligés d'en réserver la propriété à Dieu le Père. Mais alors, de toute évidence, leur théorie s'écroulerait. Car voilà que se trouvent maintenant appliqués au Père non seulement «de qui,» mais «par qui» ! Ors si cette dernière préposition ne désigne rien de bas, pourquoi la réserver au Fils comme marque d'infériorité ? Si au contraire elle traduit vraiment une fonction servile, alors, qu'ils nous répondent : le Dieu de la gloire, Père du Christ, de quel magistrat suprême est-il le simple serviteur ?

C'est ainsi qu'ils provoquent leur propre culbute, alors que nous, dans un cas comme dans l'autre, nous gardons intacte notre force. Si l'interprétation prévaut que, dans ce passage, c'est du Fils qu'il s'agit, on s'apercevra que pour «de qui» convient au Fils; inversement, si l'on bataille pour attribuer à Dieu le mot du Prophète, on reconnaîtra que «par qui» peut convenir à Dieu. Ainsi, de cette manière encore, il devient manifeste qu'elles sont, l'une et l'autre, de même honneur, puisqu'elles sont assignées à une seule et même personne.

Mais revenons au sujet du débat.

9. Dans sa lettre aux Ephésiens, Paul dit : «Mais, vivant dans un amour authentique, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête, le Christ; et c'est de lui que le corps tout entier reçoit concorde et cohésion, grâce à toutes les articulations qui le desservent, selon une activité à la mesure de chacune des parties, opérant ainsi sa croissance» (Eph 4,15-16). Et encore, dans la lettre aux Colossiens, à l'intention de ceux qui n'ont pas la connaissance du Fils unique : «Celui qui s'attache à la tête, et cette tête est le Christ, de qui le corps tout entier, grâce aux

articulations et aux ligaments, reçoit nourriture pour réaliser sa croissance en Dieu» (Col 2,19). Que le Christ soit la tête de l'Église, nous l'avons appris d'autre part, lorsque l'Apôtre dit : «Il l'a donné, au sommet de tout, pour tête à l'Église» (Eph 1,22). «De sa plénitude, tous, nous avons reçu» (Jn 1,16). Et le Seigneur lui-même : «C'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part» (Jn 16,15). En résumé, pour qui prendra la peine de les rassembler, les manières d'utiliser «de qui» apparaîtront très diverses. Ainsi encore, le Seigneur : «J'ai senti une force qui sortait de moi» (Lc 8,46).

De même, nous avons observé que dans bien des endroits, «de qui» concerne aussi l'Esprit ; en effet : «Celui qui sème dans l'Esprit, dit l'Apôtre, de l'Esprit récoltera la vie éternelle» (Gal 6,8). Et Jean : «Voilà de qui nous avons appris qu'il est en nous : de l'Esprit qu'il nous a donné» (Jn 3,24). L'ange : «Ce qui en elle a été conçu, l'a été de l'Esprit saint» (Mt 1,20). Et le Seigneur : «Ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jn 3,6). Voilà ce qu'il en est pour «de qui.»

10. Quant à l'expression «par qui,» l'Écriture l'accepte de façon semblable pour le Père, le Fils et le saint Esprit. Voilà ce que nous devons maintenant prouver. Pour le Fils, il serait superflu d'en fournir des témoignages : le fait est connu et nos adversaires eux-mêmes le tiennent pour établi. Mais nous, nous prouvons que «par qui» est appliqué aussi au Père : «Il est fidèle, Dieu, par lequel nous avons été appelés à la communion avec son Fils» (I Co 1,9). Et : «Paul, apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu» (II Co 1,1). Et encore : «Tu n'es donc plus esclave, mais fils; et comme fils, tu es donc héritier par Dieu» (Gal 4,7). Et ceci : «Comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père» (Rom 6,4). Isaïe lui aussi : «Malheur, dit-il, à ceux qui tiennent conseil dans l'ombre et non pas par le Seigneur» (Is. 29,15). Pour l'Esprit également, on pourrait fournir bien des témoignages de l'emploi de cette expression : «C'est à nous, dit l'apôtre, que Dieu l'a révélé, par l'Esprit» (I Co 2,10). De même, ailleurs : «Le bon dépôt, garde-le par l'Esprit saint» (II Tim. 1,14). Et encore : «A l'un, c'est une parole de sagesse qui est donnée par l'Esprit» (I Co 12,8).

11. Nous avons à dire la même chose encore pour la syllabe «dans». L'Écriture en admet l'usage pour Dieu le Père aussi. Par exemple, dans l'Ancien Testament : «En Dieu, nous ferons des prouesses» (Ps. 107,14). «En toi, sans cesse ma louange» (Ps 70,6). «En ton nom, je me réjouirai» (Ps 88,17). Mais de même chez Paul : «En Dieu, le Créateur de toutes choses» (Eph 3,9). Et : «Paul, Sylvain et Timothée à l'Église de Thessalonique, qui est en Dieu le Père» (II Th 1,1); «Si j'ai enfin une occasion favorable, dans la volonté du Père, d'aller jusqu'à vous» (Rom 1,10); «Tu te glorifies, dit-il, en Dieu» (Rom 2,17). Et quantité d'autres passages, qu'il n'est pas facile de dénombrer. D'ailleurs, ce qui nous importe, ce n'est pas d'étaler une foule de témoignages, mais d'apporter la preuve que les remarques de nos adversaires sont dénuées de sens. Je ne m'attarderai pas à démontrer que cet usage est reçu indifféremment pour le Seigneur ou pour le saint Esprit, puisque c'est là chose bien connue. Mais, ce qu'il faut absolument dire, c'est que, pour un auditeur intelligent, il suffit d'opposer à leurs allégations l'argument du contraire. En effet, si une différence d'énoncé indiquait un changement de nature, ainsi qu'ils le prétendent, l'identité des termes doit maintenant les obliger d'avouer, tout confus, qu'il n'y a pas de différence d'essence.

12. Ce n'est pas seulement dans le langage de la théologie que ces termes sont interchangeable; ils le sont aussi pour ce qu'ils désignent l'un et l'autre, car on emploie souvent l'un à la place de l'autre. Par exemple : «J'ai acquis un homme par Dieu,» dit Adam (Gen 4,1), ce qui équivaut à «de Dieu.» Ailleurs : «Toutes choses que prescrit Moïse à Israël par l'ordre du Seigneur» (Lév 8,21). Et encore : «N'est-ce pas par Dieu qu'on interprète ces choses ?» (Gen 40,8) : c'est ainsi que Joseph, lui aussi, lorsqu'il parlait des songes avec les prisonniers, a dit clairement : par Dieu au lieu de dire : de Dieu.

Inversement, au lieu de «par qui,» Paul s'est servi de l'expression «de qui»; ainsi quand il dit : «Né d'une femme» (Gal 4,4), au lieu de «par une femme.» Il en donne d'ailleurs une explication fort claire, en disant qu'il appartient à la femme d'être créée «de l'homme,» mais à l'homme de naître «par la femme,» dans le passage où il écrit que «si la femme a été tirée de l'homme, l'homme naît par la femme» (I Co 11,12).

Cependant, si, dans cette phrase, Paul explique la différence d'emploi de la préposition, du même coup il corrige en passant l'erreur de ceux qui pensent que le corps du Seigneur est un corps spirituel. Afin de montrer que c'est bien d'une pâte humaine qu'a été formée la chair porteuse de Dieu, il a préféré le terme le plus significatif : «par une femme» pouvait en effet suggérer l'idée d'une génération transitoire, «d'une femme» rend suffisamment évidente la communauté de nature entre l'enfant et la mère. Il n'y a là aucune contradiction de la part de Paul, mais il faut voir combien il est aisé de substituer les prépositions les unes aux autres. Ainsi, puisque même devant les noms auxquels revient de droit l'expression «par qui,» on la remplace

## Saint Basile le Grand

par «qui,» quelle raison a-t-on de distinguer l'un de l'autre ces termes-là et cela, dans l'intention de s'en prendre à la piété ?

6. Réponse à ceux qui déclarent que le Fils n'est pas «avec» le Père, mais «après» le Père. L'égalité d'honneur dans la gloire

13. A coup sûr, l'excuse de l'ignorance ne peut pas leur servir de refuge, alors qu'ils mettent tant d'habileté et de perversité à soutenir leur argumentation. De toute évidence, leur hostilité à notre égard vient de ce que, pour le Fils seul-engendré, nous complétons la doxologie par «avec le Père» et que nous ne séparons pas le saint Esprit du Fils. Fabricants et confectionneurs de nouveautés, inventeurs de mots, de quels noms injurieux ne nous qualifient-ils pas ? Ces insultes, je suis si loin de m'en irriter que si le tort qu'ils se font à eux-mêmes n'était pas pour nous une source constante de chagrin et de souffrance, pour un peu, je leur rendrais grâce de leurs calomnies, comme à des hôtes dont l'accueil est un bonheur : «Heureux êtes-vous, dit le Seigneur, si l'on vous insulte à cause de moi» (Mt 5,11).

Or, voici ce qui provoque leur irritation : ce n'est pas avec le Père, disent-ils, mais après le Père qu'est le Fils. Il s'ensuit que c'est «par lui» qu'on rend gloire au Père, et non «avec lui.»

En effet, «avec lui» manifeste l'égalité d'honneur, «par lui» fait penser à un rôle de serviteur. Il ne faut pas non plus, prétendent-ils, ranger l'Esprit avec le Père et le Fils, mais au-dessous du Père et du Fils : il n'est pas coordonné, mais subordonné, ni connuméré, mais subnuméré. C'est avec un tel vocabulaire à prétention savante qu'ils altèrent la simplicité, l'absence d'apprêt de la foi. Mais alors, comment l'ignorance pourrait-elle leur fournir une excuse, quand leur manque de discrétion fait qu'ils ne permettent pas aux autres d'être ignorants ?

14. Quant à nous, posons-leur d'abord cette question : quel sens donnent-ils à «après le Père,» quand ils disent du Fils ? Est-ce après dans le temps ? ou par le rang ? ou en dignité ? Dans le temps ? mais personne n'est dénué de bon sens au point de dire postérieur celui qui a fait les siècles, puisque aucun intervalle ne vient briser la continuité naturelle du Fils au Père. Et ce n'est certainement pas le concept humain (de fils) qui fait dire que le Fils est postérieur au Père; cela, pour une double raison : d'abord parce qu'ils sont connus l'un en même temps que l'autre, selon la relation qui existe entre eux, et parce qu'on dit postérieur dans le temps tout ce qui est à moindre distance du présent, et antérieur au contraire ce qui est plus éloigné. Par exemple, l'histoire de Noé est antérieure à celle des habitants de Sodome, parce qu'elle se situe à plus grande distance du présent, alors que celle-ci est postérieure à celle-là, parce qu'elle semble plus rapprochée du présents.

Or, la vie qui dépasse toute durée et tous les siècles, comment ne serait-ce d'abord une impiété, mais aussi le comble de la folie, que de la mesurer par la distance au présent ? On dit antérieurs les uns par rapport aux autres les êtres soumis à la génération et à la corruption; et ce serait de la même façon que Dieu le Père pourrait l'emporter la mesure étant prise par rapport à Dieu le Fils, qui existe avant tous les siècles ? En tout cas, la prééminence du Père en ce qui concerne l'antériorité est inconcevable, puisqu'il n'y a absolument ni réflexion ni concept aucun permettant de passer par delà la génération du Seigneur, Jean ayant fort bien avec deux mots délimité les frontières à l'intérieur desquelles l'intelligence se trouve enfermée, quand il dit : «Au commencement était le Verbe» (Jn 1,1). Pour la pensée, ce «il était» est sans issue, et pour l'imagination «au commencement» est infranchissable. Si loin que tu remontes dans le temps par la pensée, impossible de sortir de ce «il était !» Et tu aurais beau faire tous les efforts pour voir ce qui est au-delà du Seigneur, tu ne pourrais venir à bout du «commencement.» C'est donc un acte pieux que de penser, de cette manière, le Fils en même temps que le Père.

15. Ont-ils dans l'esprit une sorte de descente du Fils par rapport au Père, comme s'il se trouvait un peu au-dessous le Père siégeant tout en haut, tandis que le Fils serait repoussé, immédiatement à sa suite, mais plus bas ? Dans ce cas, qu'ils l'avouent et nous garderons le silence, car c'est là une évidente absurdité ! En effet, leur raisonnement ne se tient pas, puisqu'ils n'accordent pas au Père de se répandre partout alors que, selon la conviction des gens sains d'esprit, Dieu remplit tout. Et ils ne se rappellent pas ce que dit le Prophète : «Si je monte au ciel, tu y es; si je descends aux enfers, te voilà» (Ps 138,8), quand ils partagent ainsi le haut et le bas entre le Père et le Fils.

Mais, si je tais la preuve de leur sottise ils assignent un lieu aux incorporels ! – que dire pour apaiser la guerre qu'ils font aux Ecritures, et leur impudente opposition, quand ils invoquent les textes : «Siège à ma droite» (Ps 109,1) et «Il s'est assis à la droite de la Majesté de Dieu» (Heb 1,3) ? Car «la droite» n'indique pas la place en-dessous, comme ils le prétendent, mais une relation d'égalité; la droite ne doit pas se comprendre comme s'il s'agissait d'un corps dans ce cas, il y aurait aussi une gauche pour Dieu, mais en se servant de mots qui traduisent l'honneur de siéger aux côtés de quelqu'un, la Parole indique la splendeur de l'honneur dû au Fils.

Reste donc que ce mot-là indique, d'après eux, un degré inférieur de dignité. Qu'ils apprennent alors que le Christ est «Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu» (I Co 1,24); qu'il est «l'Image du Dieu invisible» (Col 1,15), «Resplendissement de sa gloire» (Heb 1,3) et que Dieu, le Père, l'a marqué de son sceau en se gravant tout entier en lui. Ces témoignages, comme tous ceux de même sorte que l'on rencontre à travers l'Écriture tout entière, dirons-nous qu'ils humilient, ou, bien plutôt, qu'ils publient, à la manière des proclamations de crieurs publics, la splendeur du Fils seul-engendré et son égalité avec le Père ? Qu'ils écoutent encore le Seigneur lui-même signifier clairement que sa gloire est de même honneur que celle du Père, quand il dit : «Celui qui m'a vu a vu le Père» (Jn 14,9). Et aussi : «Lorsque le Fils viendra, dans la gloire du Père» (Mc 8,38), «afin qu'ils honorent le Fils comme ils honorent le Père» (Jn 5, 23) et «Nous avons contemplé sa gloire, qu'il tient de son Père comme Fils seul-engendré» (Jn 1,18). Sans tenir compte de ces textes, ils imposent au Fils la place réservée aux ennemis, car le sein du Père est une chaire digne du Fils, mais la place de l'escabeau, c'est celle de ceux qui sont encore à soumettre.

Nous avons, nous, d'autres objectifs, aussi nous sommes nous contentés d'effleurer les témoignages; mais toi, tu as la possibilité de rassembler les preuves à loisir, afin de te rendre compte de la gloire éminente, de la puissance incomparable du Fils seul-engendré. Certes, pour un auditeur sensé, même ces choses-là ne sont pas sans importance à moins de donner un sens bas et charnel à la «droite» et au «sein», au point d'enfermer Dieu dans un espace limité, de lui façonner une manière d'être, une figure, une position corporelle, ce qui est fort éloigné de la notion d'un être simple, infini et incorporel ! Au reste, la bassesse d'une telle conception concernerait le Père autant que le Fils. Par conséquent, celui qui expose de telles idées ne rabaisse certainement pas la dignité du Fils, mais il s'attire une condamnation de blasphème contre Dieu. Tout ce qu'il a eu l'audace d'entreprendre contre le Fils, il est obligé de le faire porter sur le Père. En effet, celui qui attribue au Père la place d'en-haut, pour marquer la préséance, et qui déclare que le Fils est assis plus bas, endossera toutes les conséquences d'ordre corporel qu'entraîne sa fiction. Mais si ce sont là des élucubrations d'ivrognes, de gens dont la raison chavire, comment la piété pourrait-elle consister à ne pas adorer et glorifier avec le Père celui qui est lié par la nature, la gloire et la dignité, alors que lui-même a enseigné que «celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père» (Jn 5,23) ? Que pouvons-nous ajouter ? Quelle défense recevable aurons-nous à présenter devant le terrible tribunal que constitue la création tout entière ? Le Seigneur a clairement annoncé qu'il viendrait dans la gloire du Père; Etienne a contemplé «Jésus debout à la droite de Dieu» (Ac 7,55); Paul, dans l'Esprit, a témoigné du Christ qu'il «est à la droite de Dieu» (Rom 8,34). Le Père a dit : «Siège à ma droite» (Ps 109,1) et le saint Esprit a rendu témoignage qu'il siège à la droite de la majesté de Dieu; et nous, nous pourrions faire descendre d'une relation d'égalité à un rang inférieur celui qui a même trône et même honneur ? Car, selon moi, le fait d'être debout ou assis, traduit la fixité, la stabilité absolue de la nature, comme le dit Baruch lorsqu'il veut montrer l'immobilité, le caractère immuable du mode de vie de Dieu : «Toi, tu es assis pour toujours, mais nous, nous sommes perdus pour toujours» (Bar 3,3). La droite, elle, indique l'égalité d'honneur de la dignité. Puisqu'il en est ainsi, comment ne serait-il pas audacieux de priver le Fils de la communauté de louange, comme s'il n'était digne que d'un rang de moindre honneur ?

7. A ceux qui disent qu'il ne convient pas d'employer «avec qui» pour le Fils, mais «par qui»

16. Mais, prétendent-ils, dire «avec lui» est absolument exclu et contraire à l'usage. En revanche, «par lui» est très habituel et les frères sont bien accoutumés à cet emploi.

Que répondrons-nous ? Heureuses les oreilles qui ne vous ont pas entendus et les cœurs qui se sont gardés des atteintes de vos discours ! Mais, à vous qui aimez le Christ, j'affirme que l'Église connaît les deux usages et n'écarte pas l'un sous prétexte qu'il détruirait l'autre. En effet, si c'est la grandeur de la nature du Fils seul-engendré et le caractère éminent de sa dignité que nous considérons, nous témoignons que la gloire lui revient avec le Père. Mais si nous avons dans l'Esprit les biens qu'il nous prodigue à grands frais ou bien notre approche personnelle de Dieu et notre entrée dans son intimité, nous reconnaissons que c'est par lui et en lui que cette grâce s'accomplit. C'est ainsi que l'une de ces expressions, «avec qui,» convient en propre à la proclamation de la doxologie, tandis qu'on préfère l'autre, «par qui,» pour rendre grâce.

Encore un mensonge : l'expression «avec qui» serait bannie de l'usage des fidèles avisés ! Mensonge, car tous ceux qui, par fermeté de caractère, préfèrent à l'apparence de la nouveauté la vénérable antiquité et gardent à l'abri des altérations la tradition des Pères, à la campagne comme à la ville se servent de ce mot. Au contraire, ceux qui sont dégoûtés de la coutume, qui se révoltent contre ce qui est ancien, comme devant quelque chose de fané, ceux-là, c'est vrai, accueillent les trouvailles nouvelles, à la manière de ceux qui pour le vêtement préfèrent toujours le dernier cri à la mode de tout le monde. Tu pourrais donc voir, aujourd'hui encore, les gens frustes se servir du mot traditionnel. Mais pour nos spécialistes, soigneusement entraînés aux joutes verbal est, c'est de la nouvelle sagesse que les mots doivent porter l'empreinte ! Donc, ce que disaient nos pères, voilà ce que nous disons nous aussi : la gloire est commune au Père et au Fils, c'est pourquoi nous présentons la doxologie au Père avec le Fils.

Mais il ne nous suffit pas que ce soit la tradition des Pères : eux-mêmes ont suivi la volonté de l'Écriture en allant chercher leurs principes dans les témoignages qu'elle leur offrait et que nous avons cités précédemment. Le «resplendissement,» on se le représente avec la gloire, l'«image,» avec le modèle et, de toute manière, le Fils avec le Père. La suite des noms et moins encore la nature des choses n'admettent pas de séparation.

8. De combien de manières s'emploie «par qui» et en quels sens on lui préfère «avec qui.» On explique aussi comment le Fils reçoit un ordre et comment il est envoyé.

17. Quand l'Apôtre rend grâce «à Dieu par Jésus Christ» (Rom 1,8) et que, d'autre part, il dit avoir reçu «par lui la grâce et la charge d'apôtre pour conduire à l'obéissance de la foi tous les peuples païens» (Rom 1,5), ou encore que c'est par le Christ que nous avons accès «à cette grâce en laquelle nous sommes établis et mettons notre fierté» (Rom 5,2), il nous fait voir les bontés qu'a pour nous celui qui tantôt fait passer du Père en nous la grâce des biens que nous recevons et tantôt nous donne accès par lui auprès du Père. En effet, en disant : «Par qui nous avons reçu grâce et charge d'apôtre» (Rom 1,5), Paul fait voir qui assume la dépense de ces biens et quand il dit : «Par qui nous avons eu accès » (Rom 5,2), il indique que cette adoption et cette introduction dans l'intimité de Dieu nous arrivent par le Christ.

Mais alors, reconnaître que vient de lui la grâce qui est à l'œuvre en nous, est-ce diminuer sa gloire ? N'est-il pas beaucoup plus vrai de dire que l'énumération des bienfaits est un thème fort approprié de doxologie ? Voilà pourquoi nous découvrons que l'Écriture ne nous livre pas le Seigneur sous un seul nom, ni sous ceux qui en révèlent uniquement la divinité ou la grandeur. Elle utilise au contraire ce qui sert à caractériser sa nature, car elle sait dire «le nom qui est au-dessus de tout nom» (Phil 2,9) et l'appeler : Vrai Fils, Dieu Fils seul-engendré, Puissance de Dieu, Sagesse et Verbe. Ailleurs, cependant, parce que sont multiples les formes de la grâce à notre égard cette grâce que, dans la richesse de sa bonté, il offre à ceux qui la demandent selon l'extrême diversité de sa sagesse l'Écriture désigne le Seigneur sous quantité d'autres appellations : tantôt pasteur et tantôt roi; ou encore : médecin et aussi époux, chemin, porte, source, pain, cognée, pierre.

Ces noms-là, en effet, n'expriment pas la nature, mais comme je l'ai dit, les formes très diverses prises par la force que, dans sa miséricorde pour son propre ouvrage, il accorde à ceux qui en font la demande, en tenant compte du caractère particulier de chaque besoin. Ceux qui ont cherché refuge sous sa direction et dont la résignation a mis en valeur le sens du partage, le Christ les appelle des brebis dont il reconnaît qu'il est le pasteur, puisqu'elles obéissent à sa voix, sans se préoccuper des doctrines étrangères. «Mes brebis, dit-il, écoutent ma voix» (Jn 10,27). Mais il est Roi de ceux qui sont déjà parvenus plus haut et qui ont besoin d'une juste autorité. Une porte, il l'est aussi, parce qu'il conduit à des actions vertueuses par la rectitude de ses commandements, tandis qu'il fait camper en sécurité ceux qui se réfugient, par la foi qu'ils ont en lui, dans le bien de la connaissance. C'est pourquoi : «Si quelqu'un entre par moi, il ira et viendra et trouvera sa pâture» (Jn 10,9). Mais il est aussi un roc, parce que, pour les croyants, il est une solide et inébranlable protection, plus forte que tout rempart.

En tout cela, «par qui» se montre d'un emploi mieux adapté et plus significatif, lorsqu'on parle du Christ comme d'une porte ou d'un chemin. Mais comme Dieu et Fils, il possède la gloire avec le Père et en même temps que lui, parce que «au nom de Jésus, tout genou fléchira dans les cieux, sur la terre ou dans les enfers, et toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil 2,10-11).

C'est pourquoi on utilisera les deux termes, pour proclamer par l'un la dignité qui lui est propre, et par l'autre sa grâce envers nous.

18. C'est par lui, en effet, que les âmes reçoivent tout secours et pour chacune des formes que revêt le soin qu'il en prend, on imagine une appellation particulière. Quand il se présente à lui-même l'âme irréprochable, celle qui n'a ni tache, ni ride, comme une vierge pure, on le nomme époux. Mais lorsqu'il accueille celle qu'ont mise à mal les coups mauvais du diable et gravement affaiblie ses péchés, la guérissant, il reçoit le nom de médecin.

De telles attentions pour nous conduisent-elles à d'humbles réflexions ? Ne font-elles pas naître au contraire la stupéfaction devant la grande puissance, mais aussi l'amour du Sauveur pour les hommes, lui qui a supporté de compatir à nos faiblesses et qui a été capable de s'abaisser jusqu'à notre pauvreté ? En effet, ni le ciel, ni la terre, ni l'immense étendue des mers, les habitants des eaux, ceux qui vivent sur la terre, les plantes, les étoiles, l'air, les saisons, l'ordonnance infiniment variée de l'Univers, rien ne prouve autant la suréminence de sa force que le fait d'avoir pu, lui Dieu, lui que l'espace ne saurait contenir, se laisser impassiblement lier par la chair à la mort, afin de nous accorder, par sa propre Passion, la grâce de l'impassibilité. Et si l'Apôtre dit : «En tout cela, nous triomphons par celui qui nous a aimés» (Rom 8,37), il n'indique pas par ce mot quelque humble service, mais le secours qui opère dans la vigueur de la force. Car le Christ a ligoté «le fort» et ravi tout son matériel nous dont il avait fait mauvais usage pour toutes sortes d'activités perverses, et il l'a transformé en un mobilier commode pour le maître souverain : des êtres mis en état d'accomplir toute œuvre bonne, puisque «ce qui est en notre

pouvoir» est tout préparé. Ainsi, c'est par lui que nous avons accès auprès du Père, lorsque nous avons quitté le pouvoir des ténèbres pour «partager le sort des saints dans la lumière» (Col. 1,12). Ne considérons donc pas l'économie organisée par le Fils comme une aide fournie sous la contrainte, celle qu'impose à un esclave sa condition inférieure mais dans le soin attentif dont il entoure délibérément son propre ouvrage, voyons l'œuvre de la bonté et de la miséricorde, selon la volonté de Dieu le Père. Nous ferons ainsi un acte de piété, en témoignant, en tout ce qu'il accomplit, de la puissance parfaite du Fils, sans jamais le séparer du dessein du Père.

De même aussi, quand on dit que le Seigneur est un chemin, c'est à une idée on dit que le Seigneur est un plus haute et non à celle qui nous vient naturellement à l'esprit, que nous nous trouvons portés. En effet, par «chemin», nous entendons le progrès qui, dans la continuité et le bon ordre, nous mène à la perfection, grâce aux œuvres de la justice et à l'illumination de la connaissance, puisque nous ne cessons de nous diriger vers l'avant, dans une tension pour dépasser ce que nous laissons jusqu'à ce que nous parvenions à la fin bienheureuse : l'intelligence de Dieu, dont le Seigneur, par lui-même, fait la grâce à ceux qui ont eu foi en lui. Un bon chemin, vraiment, que notre Seigneur, dont il ne faut pas s'écarter et où il n'y a aucun risque de déviation; il nous conduit au véritable bien : le Père, «car personne, dit-il, ne va au Père, si ce n'est par moi» (Jn 14,6). C'est donc de cette façon que se fait par le Fils notre montée vers Dieu.

19. En sens inverse, quels sont les biens qui nous viennent du Père et dont la dépense est faite par le Fils, voilà ce que nous avons à dire maintenant. Toute nature, qu'elle appartienne au monde visible ou au monde intelligible, a besoin de la sollicitude de Dieu pour se maintenir. Aussi, le Verbe, Créateur de l'Univers, le Dieu Fils seul-engendré, distribue-t-il son aide à la mesure des nécessités de chacun, dispensant des ressources variées et de toutes sortes, en raison de la diversité de ceux qui sont l'objet de ses bienfaits, mais pour chacun dans une juste proportion, suivant l'urgence de ses besoins. Ceux que retiennent les ténèbres de l'ignorance, il les éclaire : c'est pourquoi il est une lumière véritable. Il juge et il rétribue chacun selon les mérites de ses œuvres; aussi est-il un juge équitable : «Le Père, en effet, ne juge personne, il a remis tout jugement au Fils» (Jn 5,22). Il relève de leur chute ceux qui, du sommet de la vie, sont insensiblement tombés dans le péché, c'est ainsi qu'il est résurrection.

Tout cela, il l'accomplit en appliquant sa puissance, agissant selon le dessein de sa bonté. Il paît, il illumine, il nourrit, il guide, il guérit, il ressuscite. Il donne l'existence à ce qui n'est pas; ce qu'il a créé, il le maintient dans l'être.

C'est ainsi que les biens nous viennent de Dieu par le Fils, qui les produit un à un plus vite que la pensée ne saurait le faire. En effet, ni les éclairs, ni la lumière dans l'air n'ont une course aussi rapide; les clignements d'yeux ne sont pas aussi vifs, ni même les mouvements de notre pensée : chacun d'eux, pour ce qui est de la vitesse, reste loin derrière l'opération divine – plus encore que les plus lents des animaux de chez nous ne sont distancés quand ils se meuvent, je ne dirais pas par les oiseaux, les vents, le mouvement des cieux, mais par notre esprit même ! De quelle durée pourrait-il avoir besoin, «celui qui soutient l'Univers de sa parole puissante» (Heb 1,3), qui n'agit pas à la manière des corps, car il n'a pas besoin pour créer du travail de ses mains, mais qui, par sa volonté que rien ne peut briser, tient soumise à sa direction la nature de tout ce qu'il a produit ? Comme le dit Judith : «Tu as pensé, et tout ce que tu as pensé s'est tenu devant toi» (Judith 9,5).

Toutefois, pour que la grandeur des œuvres accomplies ne nous entraîne jamais à nous figurer que le Seigneur est sans principe, que dit la Vie par excellence ? «Moi je vis pour le Père» (Jn 6,57). Et la puissance de Dieu ? «Le Fils ne peut rien faire de lui-même» (Jn 5,19). Et la parfaite sagesse ? «J'ai reçu l'ordre de ce que je devais dire et entendre» (Jn 12,49). Par tout cela, il nous guide vers l'intelligence du Père, sur lequel il reporte l'admiration de ses créatures, afin que par lui, nous connaissions le Père. Car ce n'est pas une différence dans les œuvres qui nous amènerait à contempler le Père, parce qu'elle nous révélerait une activité qui lui serait propre et parfaitement distincte : tout ce que le Fils voit faire au Père, il le fait pareillement; mais du fait de la gloire que lui rend le Fils seul-engendré, le Père recueille l'admiration des créatures, en raison de la grandeur des œuvres, et tous ceux qui le reconnaissent pour Père de notre Seigneur Jésus Christ «par qui et pour qui toutes choses existent» (Heb 2,10) honorent et exaltent en lui leur auteur en personne. C'est pourquoi, dit le Seigneur, «Tout ce qui est à moi est à toi» (Jn 17,10), comme pour faire remonter jusqu'au Père le principe de ce qu'il a créé, et «ce qui est à toi est à moi» (Jn 17,10), comme si lui venait de là la cause de son activité créatrice alors qu'il n'a pas besoin d'aide pour agir et que la fonction d'accomplir le travail ne lui est pas confiée par suite d'une délégation de pouvoir, spéciale pour chaque œuvre. Certes, ce serait là l'office d'un serviteur, étranger du tout au tout à la dignité divine. Mais, bien au contraire, le Verbe, comblé des biens paternels, brillant de l'éclat du Père, fait tout à la ressemblance de celui qui l'a engendré.

Car si, pour ce qui est de l'essence, il est sans différence aucune, il sera aussi sans différence aucune pour ce qui est de la puissance. Or, chez les êtres dont la puissance est égale, l'acte aussi, je suppose, est absolument égal. Et justement, le Christ est «Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu» (I Co 1,24). Et c'est ainsi que «par lui tout a été fait» (Jn 10,3), «par lui et pour lui tout a été créé» (Col 1,16) non pas parce qu'il remplirait le rôle d'un instrument ou d'un esclave, mais parce qu'en créant, il accomplit la volonté du Père.

20. Donc, lorsqu'il dit : «Je n'ai pas parlé de moi même» et encore : «Comme le Père me l'a dit, c'est ainsi que je parle» (Jn 12,49-50); «La parole que vous entendez n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé» (Jn 14,24); et ailleurs : «J'agis conformément à ce que m'a prescrit le Père» (Jn 14,31), s'il s'exprime en ces termes, ce n'est pas parce qu'il serait privé de liberté, ou dépourvu de tout élan, ou qu'il attendrait le signal convenu, mais pour montrer que son sentiment propre ne fait qu'un, continûment, avec celui de Père. Par conséquent, l'ordre dont il parle, ne le comprenons pas comme une parole impérative, énoncée par l'organe de la voix et dictant au Fils comme à un subordonné ce qu'il a à faire; mais concevons d'une façon digne de Dieu une transmission de volonté qui, de toute éternité, se fait du Père au Fils, ainsi qu'une forme se reflète dans un miroir. «Le Père, en effet, aime le Fils et lui montre tout» (Jn 5,20), en sorte que tout ce que possède le Père appartient au Fils non pas petit à petit, par adjonctions successives, mais tout étant à la fois à sa disposition.

Chez les hommes, celui qui a bien appris son métier, qui en possède une solide expérience pour l'avoir longtemps pratiqué, est désormais capable de travailler par lui-même d'après les principes de la science qu'il porte en lui. Et celui qui est la Sagesse de Dieu, le Demiurge de la création tout entière, lui qui est toujours parfait, sage sans avoir rien appris, lui, la puissance de Dieu «en qui se trouvent, cachés, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (Col 2,3), aurait encore besoin, pour chaque détail, de directives qui lui fixeraient le mode et la mesure de ses actes ? Certainement non !

Et sans doute aussi, avec tes belles spéculations, ouvriras-tu une école ? Tu feras siéger l'un à la place du maître et tu mettras l'autre auprès de lui, comme un élève ignorant. Et puis, peu à peu, à force de leçons, celui-ci apprend la sagesse et progresse vers la perfection. En conséquence si toutefois tu es capable d'assurer jusqu'au bout la suite de ton raisonnement – tu trouveras que le Fils ne cesse d'apprendre, mais ne peut jamais parvenir à la perfection, parce que la Sagesse du Père, elle, est infinie et qu'on ne peut atteindre la fin de l'infini. Ainsi, quiconque n'admet pas que le Fils possède tout dès le commencement, lui refusera d'arriver jamais à la perfection.

Mais j'ai honte de la bassesse d'une telle conception, à laquelle m'a entraîné l'enchaînement de l'argumentation. Revenons donc, cette fois encore, à des sujets plus élevés.

21. «Qui m'a vu, a vu le Père» (Jn 14,9), non pas sa figure ni sa forme, car la nature divine ne comporte aucune composition, mais le caractère de bonté de son vouloir un vouloir qui, parce qu'il coïncide avec l'essence, est considéré comme semblable et égal, plus encore : identique, dans le Père et le Fils. Que signifie donc : «s'étant fait obéissance» (Phil 2,8) ? Et : «Il l'a livré, pour nous tous» (Rom 8,32) ? Cela signifie qu'elle vient du Père, cette activité du Fils, toute de bonté pour les hommes. Mais toi, écoute encore ceci : «Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi» (Gal 3,13) et : «Alors que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous» (Rom 5,8). Fais très attention aussi, à propos des paroles du Seigneur, que, alors qu'il nous instruit sur le Père, il sait employer aussi le langage d'un maître absolu et souverain : «Je le veux, sois guéri» (Mt 8,3) «Silence, tais-toi !» (Mc 4, 39) et : «Moi je vous dis» (Mt 5,22); démon muet et sourd, moi je t'ordonne» (Mc 9,25) et bien d'autres choses de ce genre. Cela, afin que par ces paroles, nous apprenions à connaître notre Maître, celui qui nous a faits, tandis que par les autres, nous connaissons le Père de notre Maître, de celui qui nous a faits.

Ainsi, de toute façon, la vérité de la parole est manifestée : le fait que le Père crée par le Fils n'implique aucune imperfection dans l'activité créatrice du Père et ne donne à entendre aucune insuffisance dans l'opération du Fils; mais il nous indique l'unité du vouloir. Ainsi, la locution «par qui» est une manière de reconnaître la cause qui est au principe de tout mais ne doit pas être comprise comme un blâme à l'égard de la cause efficiente.

## 9. Notions précises sur l'Esprit, conformes à l'enseignement des Ecritures

22. Et maintenant, nous allons chercher quelles sont les notions communes que l'on a sur l'Esprit, celles que l'on peut réunir à son sujet en les tirant des Écritures, mais aussi celles que nous avons héritées de la tradition non écrite des Pères.

Tout d'abord, qui donc, en entendant les noms de l'Esprit, n'est pas soulevé en son âme et ne porte pas sa pensée vers la nature la plus haute ? Car on le dit Esprit de Dieu, «Esprit de la vérité, qui procède du Père» (Jn 15,26) «Esprit ferme» (ps 50,12), «Esprit souverain» (ps 50,14). «Esprit saint», (ps 50,13) : voilà son appellation par excellence, celle qui lui est particulière, et c'est assurément bien plus que tout autre, un nom de l'être incorporel, purement immatériel et indivisible. C'est pourquoi le Seigneur, voulant apprendre à celle qui pensait qu'on adore Dieu en un lieu que l'Incorporel ne peut être circonscrit, dit : «Dieu est esprit» (Jn 4,24). Il n'est donc pas possible, lorsqu'on entend ce nom : Esprit, de s'imaginer une nature aux contours nettement tracés, sujette à des changements et à des altérations, bref, semblable à la créature. Au contraire, gagnant en pensée ce qu'il y a de plus haut, on est obligé de concevoir une substance douée d'intelligence, d'une puissance infinie, d'une grandeur qui ne connaît pas de limite, qui ne se mesure ni en temps ni en siècles, prodigue de ses propres biens.

Vers lui se tourne tout ce qui a besoin de sanctification, c'est lui que recherchent tous ceux qui vivent selon la vertu, car son souffle les rafraîchit et il leur vient en aide dans la poursuite de leur propre fin naturelle. Capable de parfaire les autres, lui-même ne manque de rien. Ce n'est pas un vivant à qui il faut redonner des forces : c'est lui qui pourvoit à l'entretien de la vie, il ne s'accroît donc pas par adjonctions successives, il possède d'emblée la plénitude; il réside en lui-même, mais il est aussi partout. Source de sanctification, lumière intelligible, il offre par lui-même à toute puissance rationnelle comme une sorte de clarté pour découvrir la vérité. Inaccessible par nature, on peut le comprendre à cause de sa bonté; alors qu'il emplît tout de sa puissance, il se communique à ceux-là seuls qui en sont dignes non pas en se partageant selon une mesure unique, mais en répartissant son action proportionnellement à la foi. Simple par l'essence, divers dans ses miracles, tout entier présent à chacun et tout entier partout à la fois. Il est partagé, sans en être affecté; il reste entier et pourtant se donne en partage, à l'image d'un rayon de soleil dont la grâce est présente à celui qui en jouit comme s'il était seul à le faire, alors qu'elle brille sur terre, sur mer et s'est mêlée à l'air.

De même, l'Esprit, présent à chacun de ceux qui sont capables de le recevoir comme s'il était seul, émet pour tous en quantité suffisante la grâce qu'il détient en plénitude; en jouissent ceux qui y participent, autant que le peut leur nature, mais non pas autant qu'il peut, lui, se donner en partage.

23. Pour l'âme, la relation de familiarité avec l'Esprit ne peut s'établir par un rapprochement d'ordre local car comment s'approcher corporellement de l'Incorporel ? Il lui faut se détacher des passions qui, par suite de son amitié pour la chair, finissent par envahir l'âme et la rendent étrangère à la parenté de Dieu. Donc, se purifier de la laideur qu'a pétrie le vice, revenir à la beauté qui est celle de la nature et, par la pureté, restituer pour ainsi dire à l'image royale sa forme d'autrefois: voilà la seule manière de s'approcher du Paraclet. Et lui, comme un soleil se saisissant d'un œil purifié, te montrera en lui-même l'Image de l'Invisible. Alors, dans la bienheureuse contemplation de l'Image, tu verras l'indicible beauté de l'Archétype. Par lui, les cœurs s'élèvent, les faibles sont pris par la main, ceux qui progressaient parviennent à la perfection. C'est lui qui, resplendissant en ceux qui sont désormais purifiés de toute souillure, les rend spirituels par communion avec lui. De même que les corps limpides et transparents, lorsqu'un rayon tombe sur eux, deviennent étincelants eux aussi et, par réverbération, font briller un autre éclat, de même les âmes porteuses de l'Esprit, recevant de l'Esprit la lumière, deviennent, elles aussi, spirituelles et renvoient sur les autres la grâce. De là viennent la connaissance anticipée de l'avenir, l'intelligence des mystères, la compréhension des choses cachées, le partage des dons de grâce, la participation à la cité céleste, la danse avec les anges, la joie sans fin, la permanence en Dieu, la ressemblance avec Dieu et la chose désirable entre toutes : devenir Dieu.

Telles sont donc nos idées sur le saint Esprit, celles que les oracles mêmes de l'Esprit nous ont appris à concevoir sur sa grandeur, sa dignité et les effets de son action, pour n'en présenter qu'un petit nombre parmi bien d'autres. Et maintenant, il faut en venir aux spécialistes de la controverse et essayer de réfuter les objections qu'ils nous font en vertu de leur pseudo-science.

0. A ceux qui disent qu'il n'est pas nécessaire de coordonner le saint Esprit ou Père et ou Fils

24. Il ne faut pas, selon eux, coordonner le saint Esprit au Père et au Fils, car sa nature est différente et sa dignité supérieure.

On est en droit de leur répondre par le mot des apôtres : «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Ac 5,29). En effet, si le Seigneur, en leur remettant le baptême, a clairement donné l'ordre aux disciples de baptiser toutes les nations «au nom du Père et du Fils et du saint Esprit» (Mt 28,19), sans tenir pour déshonorant de se trouver en communion avec l'Esprit, et qu'eux déclarent qu'on ne doit pas le coordonner au Père et au Fils, n'est-il pas évident qu'ils s'opposent au précepte de Dieu ?

Car s'il est vrai, comme ils le prétendent, qu'une telle coordination n'indique ni communion ni continuité, qu'ils nous disent ce qui justifie cette opinion ! Disposent-ils d'une manière plus adéquate d'exprimer une continuité ? Quoi qu'il en soit, si le Seigneur n'a pas mis l'Esprit en continuité avec lui-même et avec le Père, qu'ils ne nous reprochent pas, à nous, de les mettre en continuité, car nous ne pensons ni n'exprimons rien d'autre. Mais si, par cette coordination, l'Esprit est mis en continuité avec le Père et avec le Fils, et s'il ne se trouve personne pour prétendre le contraire, alors, qu'ils ne nous reprochent pas de suivre ce qui est écrit. Ce qui est en cause

25. Mais voici que se disposent contre nous les préparatifs de guerre, toute pensée nous prend pour cible et des langues de blasphème lancent des traits qui atteignent avec plus de violence que les meurtriers du Christ ne frappaient autrefois Etienne avec leurs pierres. Qu'on ne soit pas dupe : leur prétexte de guerre, c'est nous, mais, en fait, ils visent plus haut. Si bien que c'est contre nous, apparemment, qu'on met en place machines et embuscades, qu'on s'encourage à se porter mutuellement secours, chacun selon son expérience et sa force, mais c'est à la foi qu'on fait la guerre. Et tel est le but commun de tous les adversaires et ennemis de la saine doctrine : ébranler le fondement de la foi au Christ, en supprimant la tradition apostolique dont on aura fait table rase. C'est pourquoi, à la manière de débiteurs qui se prétendent de bonne foi, ils réclament des preuves tirées de textes écrits et repoussent, comme dénué de valeur, le témoignage non écrit des Pères.

Eh bien ! nous ne renoncerons pas à la vérité et la peur ne nous fera pas trahir notre alliance avec elle. En effet, si le Seigneur nous a transmis, comme une doctrine salutaire et nécessaire, la coordination du saint Esprit avec le Père, mais qu'eux sont d'avis qu'il n'en est pas ainsi et qu'il faut séparer l'Esprit, le mettre à part et le faire émigrer dans la nature servile, ils accordent n'est-il pas vrai ? plus d'autorité à leur propre blasphème qu'au précepte du Maître.

Allons, laissons de côté tout amour de la dispute et examinons à fond, de part et d'autre; ce que nous avons dans les mains.

26. Chrétiens, comment le sommes-nous ? par la foi, n'importe qui le dirait. Mais de quelle manière sommes-nous sauvés ? Parce que, c'est évident, nous sommes nés à nouveau par la grâce du baptême. Car comment pourrions-nous l'être autrement ? Et c'est après avoir appris à connaître ce salut, effectué par le Père et le Fils et le saint Esprit, que nous lâcherions «la forme de l'enseignement» (Rom 6,17) reçu ? Certes, il y aurait de quoi grandement gémir, si nous nous trouvions maintenant plus loin de notre salut qu'au moment où nous avons cru, si nous refusions maintenant ce qu'alors nous avons reçu ! le dommage est égal, de partir sans baptême ou d'en avoir reçu un auquel fasse défaut un seul point de la tradition. A notre première entrée, quand après nous être éloignés des idoles, nous sommes venus au Dieu vivant, nous avons déposé une profession de foi. Eh bien ! celui qui ne l'observe pas en toute circonstance et qui ne s'y tient pas durant toute sa vie comme à une solide sauvegarde, celui-là fait de lui-même un étranger aux promesses de Dieu, puisqu'il combat l'écrit signé de sa propre main, qu'il a déposé à titre de confession de la foi. En effet, si le baptême est pour moi principe de vie et si le premier des jours, c'est le jour de la nouvelle naissance, il est évident que la parole de toutes la plus précieuse, ce sera aussi celle qui fut prononcée lorsque j'ai reçu la grâce d'être adopté comme fils. La tradition qui m'a fait entrer dans la lumière, qui m'a accordé la faveur de la connaissance de Dieu, par laquelle je suis devenu enfant de Dieu, moi qui jusque là en étais l'ennemi à cause du péché, cette tradition, je la trahirais, détourné par les spécieux discours de ces gens-là ? Bien au contraire, je demande pour moi, dans ma prière, de m'en aller chez le Seigneur avec cette profession; et eux, je les exhorte à maintenir la foi sans lui porter dommage, à garder l'Esprit inséparable du Père et et Fils, en restant fidèles à l'enseignement sur le baptême que ce soit dans la confession de la foi ou dans la manière de rendre gloire.

## 11. Renier l'Esprit, c'est trahir ses engagements

27. Malheur ! pour qui ? Accablement, pour qui ? Embarras et obscurité, pour qui ? Eternelle condamnation, pour qui ? N'est-ce pas pour ceux qui ont trahi leurs engagements ? N'est-ce pas pour ceux qui ont renié leur foi ? – Mais quelle preuve a-t-on de leur reniement ? – N'ont-ils pas violé leur propre confession ? – Qu'avaient-ils donc confessé, et quand ? – Qu'ils croyaient au Père et au Fils et au saint Esprit, quand, après avoir renoncé au diable et à ses anges, ils ont prononcé cette parole de salut. – Quel est donc le nom qui leur convient et qu'ont trouvé les fils de lumière ? – Ne les appelle-t-on pas prévaricateurs pour avoir transgressé les conventions du pacte de leur salut ? Que dirai-je alors de celui qui renie Dieu ? de qui renie le Christ ? quoi d'autre, sinon qu'il est un traître ? Et à celui qui renie l'Esprit, quel nom veux-tu que je donne ? n'est-ce pas encore le même nom, comme à un homme qui a trahi les engagements pris envers Dieu ?

Ainsi donc, si la confession de la foi que nous avons en lui nous procure la béatitude de la piété, tandis que la renier nous soumet à la condamnation d'athéisme, comment n'être pas effrayé de la voir aujourd'hui violée par des gens à qui n'ont fait peur ni le feu, ni l'épée, ni la croix, ni les fouets, ni la roue, ni les instruments de torture, et que les seuls sophismes et les roueries des adversaires de l'Esprit ont suffi à égarer ?

Je l'atteste à tout homme qui confesse le Christ, alors qu'il renie Dieu : le Christ ne lui sera d'aucun secours; ou à celui qui invoque Dieu, mais repousse le Fils : sa foi est vaine; et à celui qui refuse l'Esprit : sa foi au Père et au Fils tombe dans le vide, cette foi que l'on ne peut avoir si l'Esprit n'est pas également présent.

Car il ne croit pas au Fils, celui qui ne croit pas à l'Esprit; et il ne croit pas non plus au Père, celui qui n'a pas cru au Fils : «Nul en effet ne peut dire : Jésus est Seigneur, sinon dans l'Esprit saint» (I Co 12,3) et «Dieu, nul ne l'a jamais vu, mais le Fils seul-engendré qui est dans le sein du Père, lui, nous l'a fait connaître» (Jn 1,18). Un tel homme n'a point part non plus à la véritable adoration, car on ne peut adorer le Fils, si ce n'est dans l'Esprit saint, pas plus qu'on ne peut invoquer le Père, si ce n'est dans l'Esprit d'adoption.

12. A ceux qui disent qu'être baptisé dans le Seigneur est suffisant

28. Et que nul n'aille faire pencher du mauvais côté ce que dit l'Apôtre, qui omet souvent le nom du Père et du saint Esprit quand il fait mention du baptême, car ce n'est pas une raison pour croire qu'on puisse se dispenser de respecter l'invocation des Noms. «Vous tous, dit-il, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ» (Gal 3,21). Et encore : «Baptisés dans le Christ, c'est dans sa mort que tous vous avez été baptisés» (Rom 6,3). Car, nommer le Christ, c'est confesser le tout, c'est montrer Dieu qui donne l'onction, le Christ qui la reçoit, et l'Esprit qui est l'onction même, comme nous l'avons appris de Pierre, dans les Actes : «Jésus de Nazareth, que Dieu a oint de l'Esprit saint» (Ac 10,38). Et dans Isaïe : «L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction» (Is 61,1. Cf. Lc 4,18). Et le psalmiste : «C'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a donné l'onction d'une huile d'allégresse» (Ps 4,8).

D'ailleurs, or voit Paul mentionner parfois l'Esprit seul, à propos du baptême : «Tous, nous avons été baptisés dans un seul corps, en un seul Esprit.» A quoi correspond : «Vous, vous serez baptisés dans l'Esprit saint» (Lc 3,16). Mais, pour autant, on ne peut dire parfait un baptême où, seul, le nom de l'Esprit aurait été invoqué. Car il faut que demeure toujours inviolable la tradition reçue dans la grâce qui fait vivre. En effet, celui qui a racheté notre vie de la corruption nous a donné un pouvoir de renouvellement qui a une cause indicible, contenue dans le mystère, mais qui apporte aux âmes un merveilleux salut. De sorte qu'ajouter ou retrancher quelque chose, c'est de toute évidence se bannir de la vie éternelle.

Alors, si, au baptême, séparer l'Esprit du Père et du Fils est dangereux pour celui qui baptise et inefficace pour le baptisé, comment pourrions-nous sans imprudence arracher l'Esprit au Père et au Fils ? Foi et baptême sont deux modes de salut, liés entre eux et qu'on ne peut diviser. La foi reçoit son accomplissement du baptême, le baptême est fondé sur la foi et c'est aux mêmes noms que l'une et l'autre doivent leur plénitude : on croit dans le Père, le Fils et le saint Esprit et c'est de même aussi qu'on est baptisé dans le nom du Père, du Fils et du saint Esprit. Ce qui vient en premier, c'est la profession de foi qui mène au salut. Le baptême suit de près et scelle notre assentiment.

### 13. Raisons pour lesquelles Paul a nommé les anges avec le Père et le Fils

29. Mais d'autres êtres encore, disent-ils, sont énumérés en même temps que le Père et le Fils, et cependant, ils ne sont pas glorifiés avec eux. Par exemple, l'Apôtre cite avec eux les anges, lorsqu'il dit dans son adjuration à Timothée : «Je t'en conjure, devant Dieu, le Christ Jésus et ses anges élus» (I Tim 5,21) – anges dont nous ne faisons pas des étrangers au reste de la création et que nous n'accepterions pas de compter avec le Père et le Fils !

Quant à moi, bien qu'un tel propos ne mérite aucune réponse tant il est aisé de voir son ineptie, voici malgré tout ce que je dirais : il peut arriver qu'on produise comme témoin un compagnon de servitude, devant un juge indulgent et sans rudesse, qui manifeste principalement dans son équité envers les accusés, l'indiscutable justice de ses jugements. Mais passer de la condition d'esclave à la liberté, être appelé Fils de Dieu, de la mort revenir à la vie, voilà ce qui ne peut être accordé par personne d'autre que celui qui possède la parenté de nature (avec Dieu) et n'appartient pas à la condition servile. Car comment ferait-il entrer dans la familiarité de Dieu, celui qui lui est étranger ? Comment rendrait-il libre, celui qui est lui-même soumis au joug de la servitude ? Aussi n'est-ce pas au même titre qu'il est fait mention de l'Esprit et des anges, mais de l'Esprit comme Seigneur de vie, et des anges comme défenseurs des compagnons de servitude et fidèles témoins de la vérité. C'est l'habitude des saints, en effet, de transmettre les ordres de Dieu devant témoins. Et c'est encore Paul lui-même qui dit à Timothée : «Ce que tu as appris de moi en présence de nombreux témoins, confie-le à des hommes sûrs» (II Tim 2,2).

Ici, ce sont les anges qu'il prend à témoin, car il sait que les anges seront aux côtés du juge quand il viendra dans la gloire pour juger toute la terre en justice. «Quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme aussi le confessera devant les anges de Dieu» (Lc 12, 8-9). Et Paul dit de son côté : «Quand le Seigneur Jésus se révélera du haut du ciel avec les anges» (II Tim I, 7). C'est pourquoi, dès ici-bas, il prend les anges à témoin quand il adjure, afin de se préparer des preuves qui conviendront devant le grand tribunal.

30. Et il n'est pas le seul : tous ceux qui se sont vus confier quelque ministère de la parole n'ont jamais cessé de citer des témoins, invoquant même à leur aide le ciel et la terre, car c'est en leur sein que s'accomplit maintenant toute action et que, lorsque seront examinées les œuvres accomplies, durant la vie, ils seront présents aux côtés de ceux qui passeront en jugement. «Il convoquera le ciel en haut et la terre pour juger son peuple» (Ps 49,4).

De là vient aussi que Moïse, au moment de transmettre au peuple les commandements, déclare : «J'en prends à témoin contre vous, en ce jour, le ciel et la terre» (Dt 4,26). Ailleurs, dans son chant, il dit : «Prête l'oreille, ciel, et je parlerai; et que la terre écoute les paroles de ma bouche» (Dt 32,1). Isaïe : «Ciel, écoute; terre, prête l'oreille» (Is 1,2). Jérémie relate même une sorte de stupeur du ciel, à l'audition des actes impies commis par le peuple : Le ciel en fut stupéfait et pris d'un violent frémissement, car c'est un double méfait que mon peuple a commis» (Jér 2,12-13). Et naturellement, l'Apôtre aussi, qui savait les anges établis comme pédagogues et précepteurs au-dessus des hommes, les appelle en témoignage.

Quant à Jésus, fils de Nun, il dressa une pierre en témoignage des paroles (de Yahvé) d'ailleurs, c'est déjà, semble-t-il, un tas de pierres qui fut nommé témoin par Jacob. «La pierre, dit-il, désormais servira de témoignage contre vous aux derniers jours, chaque fois que vous mentirez au Seigneur votre Dieu» (Jol 24,27). Peut-être croyait-il que, par là puissance de Dieu, les pierres elles-mêmes feraient entendre leur voix pour confondre les coupables ? Du moins, la conscience de chacun serait de toute façon frappée par la vigueur du mémorial.

Ainsi donc, tous ceux qui ont reçu charge d'âmes, d'avance se préparent des témoins quels qu'ils soient ! – pour les produire plus tard. Mais ce n'est pas pour un emploi occasionnel que l'Esprit, lui, se trouve joint au Père : c'est en raison de la communauté de nature, et il l'y a pas été tiré de force par nous : c'est le Seigneur qui l'y a mis.

14. Objection : en Moïse aussi, des hommes ont été baptisés et ils ont cru en lui. Réponse à cette objection : les «types»

31. Mais, nous dit-on, en admettant que nous soyons baptisés dans l'Esprit, il n'est pas juste pour autant de le ranger avec Dieu, car «il y a des hommes qui furent baptisés en Moïse, dans la nuée et dans la mer» (I Co 10,2). Il faut également reconnaître qu'alors on a eu foi aussi en des hommes : «Le peuple mit sa foi en Dieu et en Moïse, son serviteur» (Ex 14,31). S'il en est ainsi, pourquoi, demande-t-on, devrions-nous, en raison de la foi du baptême, mettre si haut et magnifier à ce point le saint Esprit au-dessus de la création, puisque le témoignage de l'Écriture confirme les mêmes choses pour de simples hommes aussi ?

Que répondrons-nous donc ? La foi en l'Esprit est de même sorte que la foi au Père et au Fils; le baptême pareillement, tandis que la foi en Moïse et en la nuée porte sur une ombre et un type. Ce n'est tout de même pas parce qu'on préfigure des réalités divines par de petites choses humaines que la nature de ces réalités serait, elle aussi, quelque petite chose, bien que, comme de simples ébauches, les types l'aient souvent signifiée à l'avance. Le type, en effet, laisse entendre, par imitation, ce que l'on espère et d'avance, fait entrevoir l'avenir de manière à le faire comprendre.

Par exemple, Adam est le type de celui qui doit venir et le rocher était typiquement le Christ : l'eau du rocher, c'était le type de la puissance vivifiante du Verbe : «Si quelqu'un a soif, dit le Seigneur, qu'il vienne à moi et qu'il boive» (Jn 7,37). La manne, elle, était type du pain vivant descendu du ciel et le serpent placé sur un poteau, celui de la Passion salutaire, consommée par le moyen de la croix; c'est pourquoi ceux qui jetaient les yeux sur lui étaient sauvés. C'est ainsi que tout ce qui entoure l'exode d'Israël a été relaté pour nous montrer que l'on serait sauvé par le baptême. En effet, ils furent sauvés, les premiers nés des Israélites, de la même manière que les corps des baptisés : la grâce fut accordée à ceux qui avaient été mis sous le signe du sang. Car le sang de l'agneau, c'était le type du sang du Christ, et les premiers-nés, le type du premier homme créé, qui continue forcément d'exister en nous puisqu'il se transmet à tous ses successeurs jusqu'à la fin. C'est pour cela qu'en Adam, nous mourons tous et que la mort a régné jusqu'à l'accomplissement de la Loi, à l'arrivée du Christ. Quant aux premiers-nés, Dieu veilla soigneusement à ce que l'Exterminateur ne les touchât point afin de nous faire comprendre que nous ne mourons plus en Adam, nous qui sommes vivifiés dans le Christ.

La mer et la nuée, sur le moment, amenaient à la foi, sous l'effet de la stupeur qu'elles provoquaient, mais pour l'avenir, en tant que types, elles donnèrent à entendre par avance la grâce future : «Qui est sage pour comprendre tout cela ?» (Ps 106, 43. Cf. Os 14,10) comprendre comment la mer pouvait être le type du baptême, puisqu'elle avait pour effet de séparer du Pharaon, comme ce bain-ci le fait de la tyrannie du diable. En son sein, celle-là tuait l'ennemi, et ici meurt notre intimité contre Dieu. De celle-là, le peuple sortit et sain et sauf; de l'eau nous remontons, nous aussi, vivants d'entre les morts, sauvés par la grâce de celui qui nous a appelés. La nuée, elle, était l'ombre du don qui nous vient de l'Esprit, lui qui refroidit la flamme des passions par la mortification de nos membres.

32. Eh quoi ? parce que le baptême a été donné en Moïse, sous forme de type, la grâce du baptême serait de peu d'importance ? Mais alors, il n'y aurait plus rien de grand pour nous, si nous nous servions des types pour nous en prendre d'avance à ce qu'il y d'auguste en chaque chose. Ainsi, l'amour de Dieu pour l'homme ne serait plus une grande chose, surpassant la nature – il a livré son Fils seul-engendré pour nos péchés – puisqu'Abraham lui non plus n'a pas épargné son propre fils. La Passion du Seigneur ne serait plus glorieuse, puisqu'un agneau, à la place d'Isaac réalisait le type de l'offrande. La descente aux enfers ne serait plus effrayante, puisque Jonas en trois jours et autant de nuits avait déjà réalisé le type de la mort. Et l'on agit assurément de même à l'égard du baptême, lorsqu'on juge de la vérité par ce qui n'en est que l'ombre, que l'on compare aux types les réalités dont ne sont que le signe et que l'on sert de Moïse et de la mer pour tenter de déchirer l'économie évangélique tout entière. Quelle remise de fautes, en effet, quel renouvellement de vie y a-t-il dans la mer ? Quel don spirituel reçoit-on de Moïse ? Quelle mort de péchés voit-on là ? ces gens-là ne sont pas morts avec le Christ, c'est pourquoi ils ne sont pas non plus ressuscités avec lui. Ils n'ont pas porté l'image du Céleste ni dans leur corps la mort de Jésus; ils ne se sont pas dépouillés du vieil homme, ils n'ont pas revêtu le nouveau, celui qui se renouvelle dans la connaissance, à l'image de son Créateur. Pourquoi donc rapprocher des baptêmes qui n'ont en commun que le non, alors que, dans les faits, ils diffèrent autant qu'un rêve de la réalité, une ombre ou des images de ce qui existe substantiellement ?

33. Croire en Moïse ne prouve pas que la foi en l'Esprit n'ait que peu de valeur; mais si l'on suivait leurs dires, ce serait plutôt la croyance au Dieu de l'univers qui serait amoindrie : «Le

peuple eut foi en Dieu et en Moïse son serviteur» (Ex 14,31). Ainsi, c'est à Dieu que Moïse se trouve joint, et non à l'Esprit. Et ce n'est pas de l'Esprit qu'il est type, mais du Christ, car c'est le médiateur entre Dieu et les hommes qu'il préfigurait dans le service de la Loi. Moïse n'était pas type de l'Esprit quand il transmettait au peuple ce qui était de Dieu. La Loi, en effet, «fut édictée par le ministère des anges et l'entremise d'un médiateur» (Gal 3,19) bien évidemment, Moïse à la demande du peuple : «Parle-nous, toi, et que Dieu ne nous parle pas» (Ex 20,19). De sorte que la foi en Moïse est à reporter sur le Seigneur, le médiateur entre Dieu et les hommes, qui a dit : «Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez aussi en moi» (Jn 5, 46). Serait-elle alors chose de peu d'importance, la foi au Seigneur, parce qu'à l'avance elle a été signifiée par Moïse ? De même, ce n'est pas parce qu'on a baptisé en Moïse que la grâce qui vient de l'Esprit au baptême est de peu d'importance ! Je dois dire cependant que l'Écriture a l'habitude d'employer l'expression : Moïse et la Loi; par exemple : «Ils ont Moïse et les prophètes » (Lc 16,29). Elle parlerait donc du baptême légal quand elle dit : «Ils furent baptisés en Moïse» (I Co 10,2). Mais alors, la joyeuse fierté de notre espérance, le riche présent de Dieu notre Sauveur, qui par une nouvelle naissance renouvelle notre jeunesse comme celle de l'aigle, pourquoi nous les présentent-ils comme choses méprisables, quand ils partent de l'ombre et des types pour calomnier la vérité ?

C'est assurément le propre d'une âme bien puérile, d'un enfant qui a encore vraiment besoin d'être nourri au lait, que d'ignorer le grand mystère de notre salut : comment, à l'instar de l'initiation que nous recevons à l'école, dans l'entraînement de la piété qui nous conduit à la perfection, nous apprenons d'abord les éléments, les choses les plus faciles à comprendre et dont la connaissance est à la mesure de nos moyens. Celui qui dirige tout ce qui nous concerne procède comme avec des yeux qui n'ont connu que l'obscurité : il nous amène à la pleine lumière de la vérité par une accoutumance progressive. Pour ménager notre faiblesse, dans la richesse insondable de sa sagesse, dans les jugements de son intelligence qui échappent à nos investigations, il nous offre une éducation douce et harmonieuse; il nous habitue pour commencer à voir les ombres des corps et à regarder dans l'eau le soleil, de peur qu'en nous appliquant tout de suite à contempler la pure lumière, nous soyons aveuglés. C'est par un procédé tout semblable que la loi «qui contient l'ombre des choses à venir» (Heb 10,1) et l'ébauche qu'ont fournie les prophètes, expression énigmatique de la vérité, sont conçues comme des exercices pour les yeux du cœur, afin que le passage nous soit désormais facile, de ces ombres à la sagesse qui se cache au cœur du mystère. Sur les types, nous en avons dit assez. Il est impossible de s'y attarder plus longtemps : ce serait accorder à l'accessoire plus d'importance qu'au principal.

15. Réponse à l'objection que nous sommes aussi baptisés dans l'eau. Où il est également question du baptême

34. Qu'ajoutent-ils encore ? Ils disposent en effet de quantité d'esquives ! Nous sommes aussi baptisés dans l'eau, affirment-ils, et ce n'est tout de même pas une raison pour honorer l'eau plus que le reste de la création, ni pour lui faire partager l'honneur que l'on rend au Père et au Fils !

Voilà donc ce qu'ils disent, langage d'hommes en colère, dont la passion obscurcit la logique et qui n'épargnent rien pour se défendre contre celui qui leur aurait causé quelque gêne. Pour nous, nous n'hésiterons pas à en discuter, car ce sera ou bien instruire des ignorants, ou bien faire face à des scélérats. Mais il nous faut remonter un peu plus haut.

35. Le dessein sur l'homme de Dieu, notre Sauveur, c'est de le rappeler de son exil, de le faire revenir dans l'intimité de Dieu en le sortant de l'inimité née de sa désobéissance. Telle est la raison de la venue du Christ dans la chair, des exemples de conduite évangélique, des souffrances, de la croix, de l'ensevelissement, de la résurrection : que l'homme, sauvé par l'imitation du Christ puisse recouvrer l'adoption filiale d'autrefois. Pour qu'une vie soit parfaite, il est donc nécessaire d'imiter le Christ, non seulement dans les exemples d'égalité d'âme, d'humilité, de patience, qu'il nous a donnés pendant sa vie, mais dans la mort même, ainsi que le dit Paul, lui, l'imitateur du Christ : «Lui devenant conforme dans la mort, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts» (Phil 3,10-11).

Comment donc lui ressembler dans la mort ? En nous ensevelissant avec lui dans le baptême. Quelle est donc la façon de s'ensevelir ? Et quel profit tire-t-on de cette imitation ? Avant tout, il est nécessaire de rompre le cours de la vie passée. Or, c'est impossible, à moins de «naître d'en haut» (Jn 3,3) selon le mot du Seigneur. La seconde naissance, comme son nom l'indique, est le commencement d'une autre vie. Et pour que commence cette autre vie il faut mettre un terme à la précédente. Dans le double parcours du stade un arrêt, permettant un léger repos, sépare l'aller du retour; eh bien, lors d'un changement de vie également, il paraît nécessaire qu'une mort intervienne entre les deux vies, mettant un terme à ce qui précède et servant de point de départ à ce qui suit.

Et comment donc descendre aux enfers ? En imitant par le baptême, l'ensevelissement du Christ. Car le corps des baptisés est comme enseveli dans l'eau. C'est donc le renoncement aux œuvres de la chair que suggère symboliquement le baptême, ainsi que le dit l'Apôtre : «Vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas de main d'homme, par l'entier dépouillement de votre corps charnel telle est la circoncision du Christ ensevelis avec lui lors du baptême» (Col 2,11-12). Et pour ainsi dire, le baptême purifie l'âme de la souillure qui lui vient des pensées charnelles, comme il est écrit : «Tu me laveras et je serai plus blanc que neige» (Ps 50,9). Voilà pourquoi nous ne nous lavons pas pour chaque tache, à la manière juive; nous ne connaissons qu'un seul baptême salutaire : puisqu'il n'y a qu'une seule mort en faveur du monde, il n'y a qu'une seule résurrection d'entre les morts. Et de toutes les deux, le baptême est type. C'est pour cela que le Seigneur, lui qui administre notre vie a institué avec nous l'alliance du baptême qui comprend un type de mort et de vie : l'eau y réalise l'image de la mort, tandis que les arrhes de la vie sont fournies par l'Esprit.

Désormais, l'objet de notre recherche est parfaitement clair : pourquoi reçoit-on ensemble l'eau et l'Esprit ? c'est que, dans le baptême, le but est double : détruire ce corps de péché afin qu'il ne porte plus de fruits pour la mort; vivre de l'Esprit et donner des fruits de sainteté. L'eau offre l'image de la mort, elle qui reçoit le corps comme dans un tombeau; l'Esprit, lui, nous insuffle la force vivifiante, en faisant sortir l'âme de l'état de mort du péché, pour renouveler en elle la vie de l'origine. Et voilà donc ce que veut dire «renaître d'en haut» de l'eau et de l'Esprit : la mort, on la trouve dans l'eau pour ainsi dire; la vie est produite en nous par l'Esprit. C'est donc en trois immersions et autant d'invocations que s'accomplit le grand mystère du baptême, afin que soit donné à voir le type de la mort et que par la transmission de la connaissance de Dieu soit illuminée l'âme des baptisés. Si bien que, s'il y a dans l'eau une grâce, elle ne vient pas de la nature de l'eau, mais de la présence de l'Esprit. Le baptême, en effet, n'est pas «la purification d'une souillure charnelle, mais l'engagement envers Dieu d'une bonne conscience » (I Pi 3,21). C'est donc pour nous préparer à la vie de la résurrection que le Seigneur nous a proposé tout un mode de conduite évangélique, en nous prescrivant d'être sereins, résignés, de ne pas nous laisser souiller par l'amour du plaisir, de vivre détachés des richesses. C'est ainsi qu'en choisissant d'avance ce que la vie future possèdera par sa nature même, nous nous en tenons délibérément à la droite ligne. Et si quelqu'un, cherchant à définir l'Évangile, disait qu'il est une préfiguration de la vie de ressuscité, je ne crois pas qu'il commettrait une erreur.

Mais, retournons à notre propos.

36. C'est par l'Esprit que s'opère le rétablissement dans le paradis, la montée dans le royaume des cieux, le retour dans l'adoption filiale; de lui vient que nous pouvons avec assurance appeler Dieu notre Père; c'est lui qui donne d'être associé à la grâce du Christ, de prendre le nom d'enfant de lumière, d'avoir part à la gloire éternelle, en un mot, d'être comblé de toute bénédiction, en ce siècle et dans les siècles à venir; de voir en un miroir, comme s'ils étaient déjà là, la grâce des biens qui nous sont promis et dont, par la foi, nous attendons la jouissance. Car si les arrhes sont déjà telles, quelle sera la valeur du total ? Et si les prémices sont d'un tel prix, quel sera le tout dans sa plénitude ? Et voici ce qui nous permet, encore de comprendre la différence entre la grâce qui vient de l'Esprit et le baptême d'eau : Jean a baptisé dans l'eau, notre Seigneur baptise dans l'Esprit saint : «Pour moi, je vous baptise dans l'eau, pour la conversion; mais celui qui vient derrière moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de lui ôter ses sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu» (Mt 3,11). Ici, ce qui est appelé baptême de feu, c'est l'épreuve du jugement, ainsi que le dit l'Apôtre : « Le jour le fera connaître, car c'est dans le feu qu'il se manifestera » (I Co 3,13).

Mais dès maintenant, il en est qui, dans leur combat pour la piété, ont subi la mort pour le Christ, véritablement et non en imitation; ceux-là n'ont pas eu besoin des symboles de l'eau pour être sauvés, baptisés qu'ils étaient dans leur propre sang. Si je dis cela, ce n'est pas pour rejeter le baptême d'eau, mais pour ruiner les raisonnements de ceux qui se dressent contre l'Esprit, qui mélangent ce qui ne se mêle pas et mettent sur le même plan ce qui ne peut être comparé.

16. En tout, le saint Esprit est inséparable du Père et du Fils : création des êtres doués d'intelligence, dessein de salut concernant l'humanité, ou jugement futur

37. Revenons donc à l'origine du débat : la question de savoir comment le saint Esprit est en tout inséparable du Père et du Fils et comment n'existe entre eux absolument aucun intervalle. Dans le passage sur le charisme des langues, Paul mande aux Corinthiens : «Si tous prophétisent et qu'il entre un infidèle ou un non-initié, le voilà repris par tous, jugé par tous : les secrets de son cœur sont dévoilés. Alors, tombant la face contre terre, il adorera Dieu, en proclamant que Dieu est réellement parmi vous» (I Co 14,24-25).

Si donc la prophétie, œuvre de l'Esprit qui répartit les divers charismes, permet de reconnaître la présence de Dieu en ceux qui prophétisent, que nos adversaires décident du rang à attribuer à l'Esprit saint ! Qu'est-ce qui est le plus juste : le ranger avec Dieu ou le repousser du côté des créatures ? Et l'apostrophe de Pierre à Saphira : «Comment avez-vous pu vous concerter pour mettre l'Esprit à l'épreuve ?» (Ac 5,9) et «Ce n'est pas à des hommes que vous avez menti, mais à Dieu» (Ac 5,4) montre que les fautes contre l'Esprit saint et contre Dieu sont les mêmes.

Ainsi peut-on apprendre qu'en toute activité, l'Esprit est joint au Père et au Fils et qu'il en est inséparable. Lorsque Dieu diversifie les actes et le Seigneur les ministères, le saint Esprit est présent lui aussi pour distribuer à sa guise les dons spirituels à chacun selon son mérite, car, dit l'Apôtre : «il y a diversité de dons spirituels, mais c'est le même Esprit; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur; diversité d'actes, mais c'est le même Dieu qui opère en tous» (I Co 12,4-6). Et plus loin : «Mais tout cela, c'est toujours l'unique et même Esprit qui le produit, distribuant ses dons à chacun en particulier, selon sa volonté» (I Co 12,11).

Attention ! Si l'apôtre mentionne premièrement l'Esprit, deuxièmement le Fils et troisièmement le Père, il ne faudrait pas croire pour autant que l'ordre se trouverait inversé. C'est qu'il s'inspire de ce qui se passe parmi nous : quand nous recevons un don, nous rencontrons d'abord celui qui nous le remet, puis nous pensons à celui qui l'envoie et notre pensée remonte enfin à la source et au motif du cadeau.

38. La communauté de l'Esprit avec le Père et le Fils, les œuvres faites au commencement (de la création) pourraient également te l'apprendre. En effet, les puissances qui sont au-dessus du monde, intelligentes et pures, sont appelées saintes et le sont vraiment, car elles possèdent la sainteté par la grâce qu'elles ont reçue de l'Esprit. De sorte que la manière dont furent créées les puissances célestes reste un secret, car c'est seulement par les choses sensibles que le rédacteur du récit de la création nous révèle le Créateur; mais toi qui es capable de conjecturer les choses invisibles par analogie avec celles qui sont visibles, glorifie l'auteur en qui ont été créées toutes choses, visibles et invisibles, principautés, pouvoirs, puissances, trônes, souverainetés et éventuellement toute autre nature raisonnable qui n'aurait pas de nom pour la désigner. Or, dans l'acte qui la crée, comprends bien, je t'en prie, la cause qui est au principe de tout ce qui est fait : Le Père; la cause qui est l'artisan de cette création : le Fils; et la cause qui porte l'œuvre à son achèvement : l'Esprit. Ainsi, c'est par la volonté du Père qu'existent en puissance les esprits serviteurs; par l'acte du Fils qu'ils parviennent à l'être; par la présence de l'Esprit, qu'ils reçoivent leur perfection. Quant à la perfection des anges, elle est sainteté et permanence dans cet état.

Et qu'on ne s'y trompe pas : je ne dis pas qu'il y a trois hypostases qui seraient trois principes et je ne prétends pas non plus que serait imparfait l'acte du Fils. Il n'y a qu'un seul Principe des êtres, qui crée par le Fils et parfait dans l'Esprit. Le Père «qui opère tout en tous» (I Co 12,6) n'est pas imparfait dans son acte, ni le Fils insuffisant dans son activité créatrice si l'Esprit ne lui donne pas son plein achèvement ! En fait, le Père n'aurait pas besoin du Fils, puisqu'il crée par son seul vouloir, mais c'est par le Fils qu'il veut. Le Fils, lui, n'avait nul besoin d'aide, puisqu'il agit à la ressemblance du Père, mais le Fils lui aussi veut parfaire par l'Esprit : «Par la parole du Seigneur, les cieus furent affermis, et toute leur armée par le souffle de sa bouche» (Ps 32,6). Ce n'est donc pas une parole de l'air modulé de manière à signifier quelque chose telle que l'émet l'organe de la voix; ni un souffle, haleine de la bouche, exhalé des voies respiratoires; mais bien la Parole qui était avec Dieu dès le commencement le Souffle de la bouche de Dieu, «le qui procède du Père» (Jn 15,26) et qui est Dieu et souffle de la vérité.

Tu as donc en tête le chiffre trois : le Seigneur qui donne les ordres, la Parole qui crée, le Souffle qui affermit. Mais affermir, est-ce autre chose que parfaire en sainteté, le mot exprimant à l'évidence le fait d'être ferme, immuable et solidement fixé dans un lieu ? Or, sans l'Esprit, pas de sainteté; car ce n'est pas de nature que les puissances des cieus sont saintes, sinon elles ne différeraient en rien de l'Esprit, c'est en proportion de leur supériorité relative que la sainteté leur

est mesurée par l'Esprit. L'idée de cautère est liée à celle du feu et pourtant, autre en est la matière et autre le feu; eh bien ! il en est de même chez les puissances célestes : leur substance est, peut-être, un souffle d'air ou un feu immatériel, comme le laisse entendre l'Écriture : «Lui qui fit des vents ses anges et des flammes de feu ses serviteurs» (Ps 103,4). Voilà pourquoi elles sont dans un lieu et deviennent visibles sous l'aspect de leur propre corps, lorsqu'elles se manifestent à ceux qui en sont dignes. La sainteté, qui pourtant n'appartient pas à leur essence, leur ajoute la perfection par communion à l'Esprit. D'ailleurs ces puissances conservent leur dignité en persévérant dans le bien, car gardant elles-mêmes la maîtrise de leur choix, elles ne s'écartent jamais de leur attachement au véritable bien. Alors, par la pensée, supprime l'Esprit, et les chœurs des anges se dissolvent, les hiérarchies d'archanges disparaissent, tout est confondu et leur vie n'a plus ni lois, ni ordre, ni détermination.

Comment les anges diraient-ils : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux» (Lc 2,14), si le pouvoir ne leur en était pas venu de l'Esprit ? «Car nul ne peut dire : Jésus est Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit saint, et personne parlant sous l'influence de l'Esprit de Dieu, ne dit : «Maudit soit Jésus» (I Co 12,3). C'est ce qu'auraient dit les esprits mauvais, manifestant leur opposition, et leur chute prouve ce que j'avance : les puissances invisibles jouissent du libre-arbitre, en équilibre entre la vertu et le vice; aussi ont-elles besoin du secours de l'Esprit. Gabriel annonce l'avenir ? J'affirme, moi, que ce ne peut être autrement que par la connaissance anticipée qu'en a l'Esprit, étant donné que la prophétie est un des dons spirituels répartis par l'Esprit. Et celui qui recevait l'ordre de faire connaître les mystères de la vision à «l'homme des désirs» (Dan 10,11), d'où lui venait la compétence lui permettant d'enseigner des choses cachées, sinon de l'Esprit saint ? La révélation des mystères

revient en propre à l'Esprit, selon qu'il est écrit : «C'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit» (I Co 2,10).

Trônes et Dominations, Principautés et Pouvoirs continueraient-ils à mener la vie bienheureuse, s'ils ne voyaient sans cesse la face du Père qui est dans les cieux ? Or cette vision est impossible sans l'Esprit. Si, la nuit, tu supprimais la lumière dans la maison, tes yeux resteraient aveugles, tes possibilités d'action inefficaces; tu ne discernerais plus les valeurs et tu piétinerais l'or et l'argent sans les reconnaître. De même, dans l'ordre intellectuel, sans l'Esprit, impossible de mener jusqu'au bout une vie conforme à la loi; pas plus, assurément, que le bon ordre ne peut être maintenu dans l'armée en l'absence du commandant, ou l'accord des voix du chœur sans la direction du coryphée. Comment les anges diraient-ils : «Saint, Saint, Saint» (Is 6,3), s'ils n'avaient appris de l'Esprit combien de fois la piété prononce cette glorification ? Si donc ils louent Dieu, tous ses anges, si toutes ses puissances le louent, c'est avec la coopération de l'Esprit. Si se tiennent à ses côtés des milliers de milliers d'anges et d'innombrables myriades de serviteurs, c'est dans la puissance de l'Esprit qu'ils remplissent impeccablement la tâche qui est la leur. Toute cette indicible harmonie supra-céleste, dans le service de Dieu, et l'entente mutuelle des puissances supra-cosmiques ne peuvent se manifester sans la direction de l'Esprit. Voilà donc comment l'Esprit est présent, dans l'acte même qui les crée, aux êtres qui n'atteignent pas la perfection progressivement, mais qui, dès leur création, sont aussitôt parfaits, afin de donner à leur substance son plein achèvement, en leur apportant à tous sa grâce.

39. Et le dessein de salut établi pour l'homme par «notre grand Dieu et Sauveur, Jésus Christ» (Tite 2,13), selon la bonté de Dieu, qui le contesterait ? c'est à la grâce de l'Esprit qu'il doit son accomplissement. Considère-t-on le passé : les bénédictions des patriarches, l'aide reçue de la Loi, les types, les prophéties, les exploits des guerriers, les miracles accomplis par les justes ou bien les dispositions relatives à la venue du Seigneur dans la chair, c'est par l'Esprit que tout fut réalisé. Dès le début, il accompagnait la chair du Seigneur, puisqu'il s'en était fait l'onction et qu'il en était inséparable, selon ce qui est écrit : «Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, celui-là est mon Fils bien-aimé» (Jn 1,33 et Lc 3,22), et : «Jésus de Nazareth que Dieu a oint de l'Esprit saint» (Ac 10,38). Ensuite, toute l'activité du Christ s'est déroulée avec l'assistance de l'Esprit. Même lorsqu'il fut tenté par le diable, l'Esprit était présent, car il est dit : «Jésus fut conduit par l'Esprit au désert pour y être tenté» (Mt 4,1). Présent, il l'était encore quand Jésus accomplissait ses miracles : «car si moi, dit-il, c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons»... (Mt 12,28). Et après sa résurrection d'entre les morts, il ne l'a pas quitté. En effet, quand le Seigneur, pour renouveler l'homme et lui rendre la grâce du Souffle de Dieu qu'il avait perdue, souffla sur la face des disciples, que dit-il ? «Recevez l'Esprit saint; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus» (Jn 20,22-23).

Quant à l'organisation de l'Eglise, n'est-il pas évident et sans contestation possible qu'elle est l'œuvre de l'Esprit ? Car c'est lui-même qui donne à l'Église, comme le dit Paul «premièrement

des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des docteurs; viennent ensuite les miracles, puis le don de parler diverses langues ) (I Co 12,28). Et cet ordre-là est disposé selon la diversité des dons de l'Esprit.

40. On peut en inférer, en raisonnant bien, que même au temps où viendra du haut du ciel l'apparition attendue du Seigneur, l'Esprit saint y sera associé, comme certains le croient; il sera là, lui aussi, au jour de la révélation du Seigneur quand le bienheureux et unique Souverain jugera toute la terre en justice. Car qui pourrait être ignorant des biens que Dieu tient prêts pour ceux qui en sont dignes, au point de ne pas reconnaître dans la couronne des justes la grâce de l'Esprit, offerte alors plus abondante et plus parfaite, lorsque la gloire spirituelle sera distribuée à chacun en proportion de ses actes vertueux ? Dans les splendeurs qui attendent les saints, nombreuses sont les demeures chez le Père, ce qui veut dire que divers sont les hommes : «Comme une étoile diffère en éclat d'une autre étoile, il en est de même pour la résurrection des morts» (I Co 15,41-42).

Ainsi, ceux qui ont été marqués du sceau de l'Esprit saint pour le jour du rachat et qui ont préservé hors de toute atteinte et de tout amoindrissement les prémices de l'Esprit qu'ils ont reçues, ceux-là s'entendront dire : «C'est bien, serviteur bon et fidèle, en peu de choses, tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai» (Mt 25,21). De la même façon aussi, ceux qui ont peiné l'Esprit par la perversité de leurs mœurs, ou qui n'ont pas su cultiver le don reçu, se verront enlever ce qui leur avait été accordé et dont la grâce passera à d'autres, ou même, d'après l'un des évangélistes, ils seront purement et simplement retranchés. Il faut entendre par là qu'ils seront complètement séparés de l'Esprit. Car un corps ne se divise pas au point que l'une de ses parties soit livrée au châtement tandis que l'autre y échapperait; ne châtier qu'à moitié, quand le tout est coupable, c'est de la fable et non le fait d'un juste juge. On ne coupe pas non plus l'âme en deux, alors qu'elle est tout entière et totalement la proie de la pensée pécheresse et qu'elle fait le mal en s'aidant du corps : pour l'âme, la coupure, comme je l'ai dit, c'est d'être séparée de l'Esprit pour toujours. Car maintenant, bien qu'il ne se mêle pas aux indignes, il reste cependant présent, semble-t-il, d'une certaine manière, avec ceux qui ont été un jour marqués du sceau, dans l'attente d'une conversion qui les sauverait. Mais alors, l'âme ayant profané la grâce, il en sera totalement retranché. Voilà pourquoi il n'y a personne qui loue Dieu en enfer, ni qui dans la mort se souvienne de lui car l'Esprit n'est plus là pour apporter son aide.

Aussi, comment croire que le jugement pourrait s'accomplir sans le saint Esprit, alors que la Parole nous fait connaître qu'il sera et la récompense des justes le jour où ce ne seront plus des arrhes, mais le total qui sera fourni – et la première condamnation des coupables, quand ils seront dépouillés de ce qu'ils semblaient avoir ?

Mais la plus forte preuve de l'étroite union de l'Esprit avec le Père et le Fils, la voici : on dit qu'il est avec Dieu dans la même relation où se trouve avec chacun de nous l'esprit qui nous habite : «Quel est l'homme en effet, dit l'Apôtre, qui sait ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit qui habite en lui ? De même, nul ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit qui est en Dieu» (I Co 2,11).

Mais, sur ce sujet, en voilà assez.

17. A l'adresse de ceux qui disent que le saint Esprit ne doit pas être connuméré avec le Père et le Fils, mais subnuméré. Bref aperçu de la foi en la connumération exprimant la piété

41. La subnumération ? Ce qu'ils en disent et le sens dans lequel ils emploient ce mot n'est pas facile à comprendre. Qu'il ait été emprunté, lui aussi, à la sagesse du monde, c'est bien connu. Mais a-t-il quelque rapport particulier avec notre sujet, c'est ce qu'il nous faut examiner.

Ils prétendent donc, ces experts en vanité, qu'il y a des noms communs dont la signification est très large, et d'autres, plus particuliers, dont les uns ont un sens plus limité que d'autres. Ainsi, l'essence est un nom commun, que l'on emploie pareillement pour tout être, animé ou inanimé. Nom plus particulier : l'animal, plus restreint que celui d'essence, mais plus vaste que ceux qui viennent ensuite, car il englobe la nature, à la fois des êtres raisonnables et de ceux qui ne le sont pas. A son tour, l'homme est plus particulier que l'animal, l'homme adulte que l'homme tout court, et l'individu – Pierre, Pqul, Jean – que l'homme adulte.

Ce qu'ils nomment «subnumération», serait-ce donc cela : la division du nom commun dans les êtres où il prend un sens restreint ? Mais je ne peux croire qu'ils seraient assez insensés pour prétendre que le Dieu de l'univers, comme quelque généralité purement notionnelle, n'aurait l'être dans aucune hypostase et se répartirait en des sujets concrets, et pour appeler ensuite cette subdivision «subnumération». C'est une chose que même des gens de bizarre humeur ne diraient pas ! Et effet, en plus de l'impiété, ce serait préparer un argument qui se retournerait contre eux, puisque ce qui est subdivisé est de même nature que ce dont il a été divisé. Une absurdité si évidente nous donne l'air d'être à court de raisons et de ne pas savoir comment nous y prendre avec la déraison qui est la leur. Si bien qu'ils me paraissent tirer quelque bénéfice de leur folie : de même, en effet, qu'on ne peut asséner de beaux et bons coups à des corps mous et flasques, parce qu'ils n'offrent pas de résistance, de même, impossible de frapper d'un argument vigoureux ceux dont l'aberration est si manifeste ! Il n'y a plus qu'à garder le silence sur le caractère abominable de leur impiété. Mais la charité à l'égard de nos frères et la lourdeur de nos adversaires ne nous permettent pas de rester en repos.

42. Car que disent-ils ? Voyez le langage de leur jactance : «Nous disons que la connumération convient aux êtres de même honneur, alors que la subnumération appartient à des êtres rangés les uns près des autres dans un ordre dégressif.» Mais qui est-ce qui vous fait dire cela ? Je ne comprends pas votre extraordinaire subtilité ! L'or serait-il connuméré avec l'or, tandis que le plomb, qui n'est pas digne de lui être connuméré parce que sa matière est à bon marché, lui serait subnuméré ? Avez-vous donc l'assurance que le nombre a un pouvoir si grand qu'il ferait monter le prix des choses vulgaires ou diminuerait la valeur des choses précieuses ?

Dans ce cas, il faudrait également subnumérer l'or aux pierres précieuses, et parmi celles-ci, subnumérer les plus ternes et les plus petites aux plus brillantes et aux plus grandes. Mais que ne prétendraient-ils pas, ces hommes qui occupent leur temps à dire ou à entendre quelque chose de nouveau ! Ces collecteurs d'impiété, il n'y a plus qu'à les nommer avec les Stoïciens et les Epicuriens. Car, quelle subnumération pourrait-il y avoir entre les choses qui sont de moindre valeur et, celles qui en ont davantage ? L'obole de bronze, comment la subnumérer au statère d'or ? Mais c'est que nous ne disons pas que l'on possède deux pièces, mais un statère et une obole ! – Mais alors, laquelle des deux faut-il subnumérer à l'autre ? Car l'expression est la même pour l'une et l'autre. Si donc l'on compte chacune pour elle-même, on établit une égalité d'honneur par la manière identique de les compter, et si on les réunit, cette fois encore on unifie leur dignité en les connumérant toutes deux.

Et si la subnumération était le lot de celle qui serait comptée en second, ne dépend-il pas de celui qui compte de commencer sa numération par la monnaie de bronze ?

Mais remettons à plus tard la réfutation de leur ignorance et venons-en au principal.

43. Dites-vous aussi que le Fils est subnuméré au Père, et l'Esprit au Fils, ou bien limitez-vous la subnumération au seul Esprit ? Si vous subnumérez le Fils, une fois de plus vous ne faites que donner une forme nouvelle au même langage impie : différence de l'essence, humilité du rang, postériorité de la naissance bref, on constatera qu'avec ce seul mot, vous reprenez tous les blasphèmes à la fois contre le Fils seul-engendré.

Pour répondre à ces gens-là, il nous faudrait élargir le cadre de notre présent travail, alors qu'ailleurs, autant qu'il était en notre pouvoir, nous avons déjà fait la preuve de cette impiété. Ils croient que c'est à l'Esprit seul qu'il convient d'appliquer la subnumération ? Qu'ils apprennent alors que l'Esprit est nommé avec le Seigneur, tout comme le Fils l'est avec le Père. En effet, le nom du Père, du Fils et du saint Esprit a été publié de manière identique. Aussi, entre l'Esprit et le Fils, y a-t-il le même rapport qu'entre le Fils et le Père, d'après l'ordre des mots transmis au moment du baptême. Et si l'Esprit est coordonné au Fils et le Fils au Père, bien évidemment

l'Esprit l'est aussi au Père. Dans ces conditions, y a-t-il lieu de dire que l'un est connuméré, l'autre subnuméré, puisque leurs noms se trouvent alignés sur un seul et même rang ?

En bref, qu'y a-t-il, dans tout l'univers, qui ait perdu sa nature pour avoir été compté ? Ce qui est compté ne demeure-t-il pas ce qu'il est par nature depuis le commencement ? Et le nombre, qu'est-il de plus pour nous qu'un signe propre à faire connaître la multiplicité des objets ? Parmi les êtres corporels, les uns font l'objet d'un compte, nous en mesurons ou nous en pesons d'autres. Ceux dont la nature est continue, nous les saisissons par la mesure; ceux dont elle est discontinue sont soumis au nombre, sauf ces êtres si ténus qu'eux aussi en deviennent mesurables; quant aux corps lourds, on en évalue le poids sur la balance. En tout cas, ce n'est pas parce qu'on s'est inventé des signes pour faire connaître la quantité qu'on a changé la nature des choses ainsi désignées. On ne «sous-pèse» pas les uns aux autres les corps pensants, même si l'un est de l'or et l'autre de l'étain, et l'on ne «sous-mesure» pas les choses mesurables. Eh bien ! on ne subnumère pas non plus celles que l'on compte.

Or, s'il n'y a rien qui puisse être subnuméré, comment peuvent-ils prétendre qu'il convient à l'Esprit de l'être ? En fait, le paganisme les a rendus malades et ils croient convenable de subnumérer les êtres qui seraient inférieurs, en raison de leur degré de dignité ou du peu de consistance de leur essence.

18. Confesser les trois hypostases n'empêche pas de conserver fidèlement la pieuse doctrine de la Monarchie. Nouvelle réfutation de ceux qui affirment que l'Esprit est subnuméré

44. Quand le Seigneur nous enseigne un Père, un Fils et un saint Esprit il nous les livre ensemble, sans considération de nombre. En effet, il n'a pas dit : en un premier et un second et un troisième, ni : en un et deux et trois, mais par ces saints noms il donne la grâce de la connaissance de la foi qui mène au salut. Si bien que ce qui nous sauve, c'est la foi : le nombre, on le conçoit comme un signe qui fait connaître la quantité des sujets. Mais eux continuent de rassembler de toute part des torts contre eux-mêmes et pour attaquer la foi, ils se servent même du pouvoir de compter. Alors que nul n'est jamais devenu autre par addition du nombre, quand il s'agit de la nature divine, ils font très attention au nombre qui doit leur permettre de ne pas dépasser la mesure de l'honneur dû au Paraclet ! Mais, ô gens pleins de science, les réalités inaccessibles ne devraient-elles pas rester au dessus du nombre ? C'est ainsi que l'antique piété des Hébreux utilisait des signes particuliers pour bien mettre à part le nom qu'il était défendu de prononcer, celui de Dieu. S'il faut malgré tout se servir du nombre, que du moins la vérité n'en souffre aucun mal ! De deux choses l'une : que soient honorées en silence les choses indicibles; ou bien, si l'on use du nombre pour les choses saintes, que ce soit avec Piété.

Un, Dieu le Père; un, le Fils seul-engendré; un, le saint Esprit. Chacune des hypostases s'énonce isolément, et s'il est besoin de les connumérer, nous ne nous laissons pas entraîner, par une stupide manière de compter, à une conception qui serait polythéiste.

45. Car il ne s'agit pas de compter pour faire une addition, en partant de l'un pour aller en augmentant jusqu'au multiple; on ne dit pas : un et deux et trois, ni : premier, second, troisième.

En effet, «Moi, Dieu, je suis le premier et je suis le dernier» (Is 4,6). Un second Dieu ? Jusqu'ici, nous n'en avons pas encore entendu parler ! Lorsque nous adorons un Dieu de Dieu, nous confessons le caractère propre des hypostases, tout en demeurant fidèles à la doctrine de la Monarchie divine, sans disperser en quantité de morceaux le mystère de Dieu, parce qu'en Dieu le Père et en Dieu le Fils seul-engendré, c'est pour ainsi dire une seule et même forme que l'on contemple, se réfléchissant comme dans un miroir dans la nature divine qui ne comporte pas de différence. En effet, le Fils est dans le Père, et le Père dans le Fils, puisque tel est celui-ci, tel est celui-là, et réciproquement; si bien qu'en cela, ils ne font qu'un. Il s'ensuit que, si l'on considère le caractère distinctif des personnes, ils sont un et un, tandis que, selon leur nature commune, les deux ne font qu'un. – Mais alors, s'ils sont un et un comment se fait-il qu'il n'y ait pas deux Dieux ? Parce que l'image du roi, on l'appelle roi aussi, et qu'on ne dit pas «deux rois» : le pouvoir royal ne se dédouble pas, la gloire ne se divise pas. De même que règne sur nous une seule autorité et que le pouvoir en est unique, de même la gloire que nous lui rendons est unique et non multiple, car l'honneur rendu à l'image passe au prototype. Eh bien ! ce que l'image est là par imitation, le Fils l'est ici par nature. Et tout comme en art la ressemblance est donnée d'après la forme, pour la nature divine, qui est simple, c'est dans la communauté de l'essence divine que réside le principe d'unité.

Un, le saint Esprit l'est aussi, et lui aussi s'énonce isolément. Mais par le Fils, qui est un, il se rattache au Père, qui est un, et vient compléter la bienheureuse Trinité, digne de toute louange. Son intimité avec le Père et le Fils est assez clairement manifestée par le fait qu'on ne le range pas dans la foule des créatures, mais qu'on l'énonce seul, à part. Comme le Père est un, et un le Fils, de même le saint Esprit est un, lui aussi. Il y a donc entre lui et la nature créée la même distance eue, selon toute vraisemblance, entre ce qui est solitaire et l'ensemble qui résulte de l'assemblage de multiples éléments. Et il se trouve uni au Père et au Fils, aussi étroitement que le seul au seul.

46. Et les preuves de sa communauté de nature ne se tirent pas de là seulement, mais aussi du fait qu'il est dit «de Dieu.» Non pas à la manière dont toutes choses viennent de Dieu, mais en tant qu'il sort de Dieu; non pas en étant engendré comme le Fils, mais comme souffle de la bouche de Dieu. Bouche qui n'est nullement un élément corporel, ni souffle, haleine qui s'évanouit. Il faut comprendre cette bouche d'une manière digne de Dieu; quant au souffle, il est une substance vivante, maîtresse de sanctification. Voilà donc ce qui manifeste la parenté; mais la manière d'exister reste toujours indicible.

On le dit aussi Esprit du Christ, parce que par sa nature, il lui est étroitement uni. Aussi, «qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas» (Rom 8,9). Il en résulte qu'il est seul à glorifier dignement le Seigneur : «Celui-là me glorifiera» dit le Christ (Jn 16,14), non pas comme le fait la création, mais en tant qu'Esprit de la Vérité, qui fait clairement voir en lui-même la Vérité, et comme Esprit de Sagesse, qui révèle en sa propre grandeur le Christ, Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu. Comme Paraclet, il porte la marque de la bonté du Paraclet qui l'a envoyé et

dans sa propre dignité, il manifeste la majesté de celui dont il est sorti. Il existe donc une gloire naturelle par exemple : la lumière, gloire du soleil et une gloire qui vient du dehors, que l'on offre délibérément, en connaissance de cause, à ceux qui en sont dignes. Et cette dernière est double «car, dit le Prophète, un fils glorifie son père et l'esclave son maître» (Mal 1,6). L'une, servile, est rendue par la créature; l'autre, familiale, si je peux m'exprimer ainsi, est acquittée par l'Esprit. Le Seigneur disait de lui-même: «Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire» (Jn 17,4); de même a-t-il dit du Paraclet : «Il me glorifie, car il recevra de ce qui est à moi et il vous le communiquera» (Jn 16,14). Comme le Fils est glorifié par le Père, qui déclare : «Je l'ai glorifié et je le glorifierai à nouveau» (Jn 12,28), ainsi l'Esprit est-il glorifié et par sa communauté avec le Père et par le témoignage du Fils seul-engendré : «Tout péché, tout blasphème vous sera pardonné, à vous les hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné» (Mt 12,31).

47. Quand une force illuminatrice nous aide à fixer les yeux sur la beauté de l'Image du Dieu invisible et que, par elle, nous nous élevons jusqu'à la contemplation merveilleuse de l'Archétype, l'Esprit de connaissance est là, inséparablement, qui fournit en lui-même la force de voir l'Image à ceux qui aiment à contempler la Vérité : il ne la montre pas de l'extérieur, c'est en lui qu'il amène à la reconnaître. Et tout comme «nul ne peut connaître le Père, si ce n'est le Fils» (Mt 11,27), «nul ne peut dire : Jésus est Seigneur, sinon dans l'Esprit saint» (I Co 12,3). Il n'est pas dit en effet : par l'Esprit : mais : dans l'Esprit. «Dieu est Esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer dans l'Esprit et la vérité» (Jn 4,24), ainsi qu'il est écrit : «Dans la lumière, nous verrons la lumière» (Ps 35,10), c'est-à-dire : dans l'illumination de l'Esprit, nous verrons «la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde» (Jn 1,9). Ainsi, c'est en lui qu'il montre la gloire du Fils unique et en lui qu'il donne aux vrais adorateurs la science de Dieu. Le chemin qui mène à la connaissance de Dieu va donc de l'Esprit, qui est un, par le Fils, qui est un, jusqu'au Père, qui est un; et inversement, la bonté naturelle, la sainteté de nature et la dignité royale viennent du Père, en passant par le Fils seul-engendré, jusqu'à l'Esprit. C'est de cette manière que l'on confesse les hypostases sans que se désagrège la doctrine de la Monarchie.

Quant à ceux pour qui il y a subnumération puisqu'on dit : premier, deuxième, troisième, qu'ils en prennent conscience : ils introduisent dans la théologie des chrétiens, exempte de toute altération, le polythéisme des erreurs païennes. Car la monstruosité de la subnumération ne mène à rien d'autre qu'à confesser un premier, un deuxième et un troisième Dieu ! Mais pour nous, la suite prescrite par le Seigneur est suffisante; qui la bouleverserait ne serait pas moins criminel que l'impiété de ceux-là. Que la communauté ne soit nullement atteinte comme ils le croient à tort – par cette habitude de la subnumération, nous l'avons assez dit. Eh bien ! rangeons-nous à l'avis de l'ergoteur, ce pauvre sot; accordons-lui que l'on peut subnumérer au premier celui qu'on nomme en second, et voyons ce qui en résulte : «Le premier homme, dit l'Apôtre, fait de terre, est terrestre; le second, lui – le Seigneur – vient du ciel» (I Co 15,47); et dans un autre passage : «Ce n'est pas le spirituel qui est premier, c'est le psychique, ensuite vient le spirituel» (I Co 15,46). Si donc le second doit être subnuméré au premier, et si l'être subnuméré est moins honorable que celui auquel il est subnuméré, le spirituel serait alors, à vous en croire, moins honorable que le psychique, et l'homme céleste que le terrestre !

19. A ceux qui disent qu'on ne doit pas glorifier l'Esprit

48. Admettons, disent-ils; mais quoi qu'il en soit, on ne doit pas glorifier l'Esprit au point de l'exalter par nos doxologies.

D'où tirerions-nous les preuves de la dignité de l'Esprit, dignité qui surpasse toute idée qu'on peut s'en faire, si la communauté avec le Père et le Fils n'est pas considérée par eux comme un témoignage digne de foi de sa qualité ? Au moins est-il permis, en considérant la signification des noms qui sont les siens, la grandeur de ses actes, les bienfaits dont il se met en frais pour nous, ou plutôt pour toute créature, de parvenir à comprendre quelque peu la noblesse de sa nature et son inaccessible puissance.

On le nomme Esprit, comme «Dieu est Esprit» (Jn 4,26) et «Le Christ Seigneur est l'Esprit de notre face» (Lam 4,20). On le dit Saint, comme le père est Saint et Saint le Fils. C'est d'ailleurs que la créature reçoit sa sanctification; l'Esprit, lui, possède la sainteté par plénitude de nature, aussi n'est-il pas sanctifié, mais sanctifiant. Bon, comme le Père est bon et bon aussi celui qu'a engendré le (Père) bon. Droit, comme «est droit le Seigneur Dieu» (Ps 91,16), car il est lui-même vérité et justice et ne connaît ni détours, ni fléchissements, en raison du caractère immuable de son essence. On l'appelle Paraclet comme le Fils seul-engendré, ainsi que le dit celui-ci : «Je prierai mon Père et il vous donnera un autre Paraclet» (Jn 14,16). Ainsi, les noms qui se rapportent au Père et au Fils leur sont communs avec l'Esprit, qui reçoit ces appellations en raison de sa parenté de nature avec le Père et le Fils. D'où pourraient-ils lui venir autrement ? On le nomme encore Principe souverain, Esprit de la Vérité, Esprit de Sagesse : «C'est un Esprit divin qui m'a fait» (Job 33,4), «Dieu a rempli Béséléel d'un Esprit divin de sagesse, d'intelligence et de science» (Ex 31,3). Tels sont donc les noms de l'Esprit, d'une merveilleuse grandeur, et cependant, ils n'ont rien d'exagéré en regard de sa gloire.

49. Et ses actes, quels sont-ils ? Leur grandeur est indicible et leur quantité innombrable.

Comment se faire une idée de ce qui est au-delà des siècles ? Quelle était son activité avant l'existence de la créature pensante ? Depuis, combien de bienfaits a-t-il accordés aux créatures ? Dans les siècles à venir, quelle sera sa puissance ? Car il était et il préexistait il était avec le Père et le Fils avant tous les siècles. Aussi, quand bien même tu serais capable de concevoir une chose quelconque avant les siècles, trouverais-tu toujours qu'elle est postérieure à l'Esprit. Est-ce à la création que tu penses ? C'est par l'Esprit que les puissances des cieux ont été affermiées et bien évidemment, il faut comprendre cet affermissement dans le sens d'une stabilisation dans l'habitude du bien. Car leur entrée dans la familiarité de Dieu, leur indifférence à l'emprise du mal, leur état permanent de félicité, elles les tiennent de l'Esprit.

La venue du Christ en ce monde ? L'Esprit la devance aussi. Son avènement dans la chair ? L'Esprit en est inséparable. Miracles, dons de guérison ? C'est l'Esprit qui les produit. Les démons ont été chassés dans l'Esprit de Dieu; le diable n'a pu agir, en présence de l'Esprit. Dans la grâce de l'Esprit, les péchés sont pardonnés, car «vous vous êtes lavés et vous avez été sanctifiés dans le nom de notre Seigneur Jésus Christ et dans l'Esprit saint» (I Co 6,11).

L'entrée dans l'intimité de Dieu se fait par l'Esprit, car «Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : *Abba, Père*» (Gal 4,6). La résurrection des morts ? Par l'opération de l'Esprit; en effet, «Tu enverras ton Fils et ils seront créés, et tu renouvelleras la face de la terre» (Ps 103,30). Si l'on comprend cette création comme le retour à la vie des êtres tombés en poussière, comment refuser la grandeur à l'acte de l'Esprit qui nous dispense la vie de la résurrection et qui met nos âmes en harmonie avec la vie spirituelle ? Et si, par cette création, on entendait le changement dès ici-bas des êtres tombés dans le péché, changement qui les rend meilleurs et c'est bien en ce sens que le terme s'emploie habituellement dans l'Écriture, par exemple lorsque Paul dit : «Si quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle» (II Co 5,17) le renouvellement opéré dès maintenant, le changement de cette vie terrestre et sujette aux passions en un régime céleste, dans ce cas, notre âme s'élève au comble de l'admiration.

Que devons-nous craindre alors ? de dépasser la dignité de l'Esprit par des honneurs exagérés, ou, tout au contraire, d'en rabaisser la notion, quand bien même on croirait s'exprimer à son sujet dans les termes les plus beaux que puissent employer la pensée et le langage humain ?

Ainsi parle l'Esprit saint de même que l'on dit : Ainsi parle le Seigneur : «Descends, marche avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés» (Ac 10,20). Ces paroles sont-elles d'un être de basse condition et qui a peur ? «Mettez-moi donc à part Barnabé et Paul en vue de l'œuvre à laquelle je les ai appelés» (Ac 13,2). Un esclave s'exprimerait-il ainsi ? «Le Seigneur m'a envoyé et aussi son Esprit», dit Isaïe (Is 48,16) et «l'Esprit est descendu d'auprès du Seigneur et les a guidés» (Is 63,14). Et, je t'en prie, ne va pas te figurer que guider soit un humble office ! C'est

l'œuvre de Dieu même, la Parole l'atteste : «Toi qui guidas ton peuple comme un troupeau», dit-elle (Ps 76,21) et «Toi qui guides Joseph comme un mouton» (Ps 79,1); «Il les guida dans l'espérance et ils n'ont pas eu peur» (Ps 77,53). Aussi, quand tu entends dire : «Lorsque viendra le Paraclet, il vous fera ressouvenir et il vous guidera vers la vérité tout entière» (Jn 14,26 et 16,13), conçois le rôle du guide comme tu viens de l'apprendre et cette conception, ne la dénigre pas !

50. Mais il intercède aussi pour nous, dit Paul (Rom 8,26-27). C'est donc que l'Esprit, par rapport à Dieu, se trouve aussi bas en dignité qu'un suppliant est inférieur à son bienfaiteur ! Serait-ce que toi, tu n'as jamais entendu dire du Fils seul-engendré «qu'il est à la droite de Dieu et qu'il intercède pour nous» (Rom 8,34) ? Ne va donc pas, parce que l'Esprit est en toi s'il est vraiment en toi ! – et qu'aux aveugles que nous sommes il apprend ce qui est utile et nous sert de guide, ne va pas en prendre prétexte pour faire tort à l'idée pieuse et sacrée que nous avons de lui. Ce serait le comble de l'impudence de faire de l'amour du bienfaiteur pour les hommes un motif d'ingratitude ! «Ne contristez pas l'Esprit saint» (Eph 4,30). Entendez ce que disait Etienne, le premier des martyrs, reprochant au peuple son indocilité et son insoumission : «Vous, toujours, vous résistez à l'Esprit saint» (Ac 7,51) et Isaïe : «Ils irritèrent l'Esprit saint, alors il devint leur ennemi» (Is 63,10). Ailleurs : «La maison de Jacob a provoqué la colère de l'Esprit du Seigneur» (Ps 105,32).

N'y a-t-il pas là de quoi prouver une puissance souveraine ? Je laisse au premier (lecteur) venu, le soin de juger ce qu'il faut penser en entendant ces affirmations. Peuvent-elles concerner un instrument, un être soumis à d'autres, de même honneur que la créature et partageant notre esclavage ? Pour des gens pieux, ne serait-il pas tout à fait insupportable qu'on pût insinuer un tel blasphème, ne fût-ce qu'en paroles ? Tu dis que l'Esprit est esclave ? Mais «l'esclave ne sait pas ce que fait son Maître» (Jn 15,15). Or l'Esprit sait les choses de Dieu, comme l'esprit de l'homme sait ce qu'il y a dans l'homme.

20. A ceux qui disent que la condition de l'Esprit n'est ni celle de l'esclave, ni celle du maître, mais une condition libre

51. Ni esclave ni maître, dit-on, l'Esprit est libre. Terrible insensibilité, pitoyable intrépidité de ceux qui tiennent ce langage ! Chez eux, que dois-je déplorer le plus : la stupidité ou le blasphème ? Ils insultent, en effet, aux doctrines de la théologie par des exemples purement humains, et ils s'efforcent d'appliquer à l'indicible nature divine, la manière dont on a l'habitude ici-bas de marquer les différences de dignité; mais ils ne réfléchissent pas que, chez les hommes, nul n'est esclave par nature.

Certains ont été réduits en esclavage pour être tombés sous la domination d'autrui, ainsi les prisonniers de guerre; d'autres ont été asservis par leur pauvreté, comme les Egyptiens sous Pharaon; ou bien par une sage et secrète disposition, la voix paternelle a décidé que des enfants moins bien doués serviraient leurs frères plus sensés et meilleurs – ce qui n'est pas une condamnation, mais un bienfait, dirait un observateur impartial. En effet, pour qui manque de sens et qui est par nature incapable de se gouverner lui-même, il est plus avantageux de devenir propriété d'un autre : dirigé par la raison du maître, il est semblable à un char que mène son conducteur, à une embarcation dont le pilote est à la barre. Ainsi, la bénédiction paternelles fit de Jacob le maître d'Esau pour que l'insensé, fût-ce contre son gré, profitât des bienfaits du sage, lui qui manquait de jugement pour s'occuper de lui-même. Et «le jeune Chanaan sera le dernier des serviteurs de ses frères» (Gen 9,25-21), car il ignorait la vertu, son père étant un être sans raison : Cham – Voilà pour les esclaves.

Quant aux hommes libres, ce seraient ceux qui ont échappé à la pauvreté, à la guerre, ou qui n'ont pas besoin de la sollicitude d'autrui. Et c'est ainsi que les uns seraient appelés maîtres et les autres serviteurs, alors que nous sommes tous puisqu'il y a entre nous égalité d'honneur et que nous appartenons à celui qui nous a faits des compagnons d'esclavage.

Dans cette perspective, qui peux-tu faire sortir de l'esclavage ? Du seul fait qu'il est créé, tout être se trouve par là-même établi dans la condition d'esclave. En effet, les créatures ne commandent pas les unes aux autres, puisque les êtres célestes ne connaissent pas l'ambition, et toutes se prosternent également devant Dieu, à qui elles témoignent, comme à un maître, la crainte respectueuse qui lui est due, et, comme créateur, la gloire qui lui revient. Car «un fils glorifie son père, un esclave craint son maître» (Mal 1,6). Dieu réclame absolument l'un ou l'autre hommage: «Si je suis Père, où est ma gloire ? Et si je suis Seigneur, où est la crainte qui m'est due ?» (Mal 1,6). Elle serait d'ailleurs misérable entre toutes, la vie qui ne s'écoulerait pas sous la garde du Maître. Or, tel est le cas des puissances rebelles qui, relevant la tête contre le Dieu tout-puissant, se rebiffèrent contre l'esclavage; elles n'étaient pas, par nature, d'une autre condition, mais elles se révoltèrent contre leur Créateur.

D'après toi, qui donc est libre ? Celui qui n'a point de roi ? Celui qui, tout en n'étant pas assez fort pour commander à d'autres, ne supporte pas d'être lui-même commandé ? Mais dans tout ce qui existe il n'y a pas une créature de cette sorte, et se figurer ainsi l'Esprit serait une impiété manifeste. Par conséquent, si l'Esprit a été créé, il est esclave comme tous les autres, car «toutes choses sont tes esclaves» (Ps 118,91). Mais s'il est au-dessus de la création, il est alors associé à la royauté.

## 21. Témoignages tirés des Ecritures, attestant l'attribution à l'Esprit du titre de Seigneur

52. Mais pourquoi se battre avec des arguments aussi mesquins, qui ne vaudront à la doctrine qu'une victoire peu honorable, quand il est permis d'en avancer de plus nobles pour démontrer l'excellence indiscutable de la gloire de l'Esprit ? Il se peut eue, si nous disons ce que l'Esprit nous enseigne, les adversaires de l'Esprit poussent aussitôt de violentes clameurs, puis se bouchent les oreilles et ramassent des pierres ou ce qui leur tombera sous la main pour se jeter sur nous. Mais il ne faut pas pour autant mettre sa propre sécurité à plus haut prix que la vérité.

Voici ce qu'on trouve chez l'Apôtre : «Que le Seigneur dirige vos cœurs vers l'amour de Dieu et la constance du Christ dans les tribulations» (II Th 3,5). Quel est ce «Seigneur» qui «dirige vers l'amour de Dieu et la constance du Christ dans les tribulations ?» Qu'ils nous répondent, ceux qui réduisent l'Esprit au rang d'esclave ! Car si la phrase se rapportait à Dieu le Père, on dirait simplement : que le Seigneur vous dirige vers son amour; et si c'était au Fils, il aurait fallu : vers sa constance. Qu'ils cherchent donc quelle est cette autre personne digne d'être honorée du titre de «Seigneur !»

Et ceci, qui est très proche, venant d'une autre source : «Vous, que le Seigneur vous fasse croître et abonder dans l'amour que vous avez les uns pour les autres et pour tous, à l'image de notre amour pour vous. Qu'il affermisse ainsi vos cœurs dans une sainteté irréprochable devant Dieu notre Père, lors de la venue du Seigneur Jésus avec tous ses saints» (I Th 3,12-13). Quel est donc le Seigneur auquel l'Apôtre Paul demande que «devant Dieu notre Père», «lors de la venue de notre Seigneur», le cœur des fidèles de Thessalonique, désormais irréprochable, soit solidement affermi dans la sainteté ? Qu'ils nous répondent, ceux qui mettent le saint Esprit au rang des esprits chargés d'un ministère et envoyés en service ! Mais ils en sont bien incapables.

Alors, qu'ils écoutent encore ce témoignage, qui lui aussi donne à l'Esprit, sans équivoque, le titre de Seigneur : «Le Seigneur, dit Paul, c'est l'Esprit» (II Co 3,17). Et de nouveau : «Par l'action de notre Seigneur, qui est Esprit» (II Co 3,18). Pour ne laisser aucun motif à la contradiction, je cite le texte de l'Apôtre : «Jusqu'à ce jour, en effet, lorsqu'on lit l'Ancien Testament, ce même voile demeure. Il n'est point levé, car c'est le Christ qui le fait disparaître. C'est quand on se convertit au Seigneur que le voile tombe, car le Seigneur, c'est l'Esprit» (II Co 3,14-17).

Pourquoi dit-il cela ? parce que celui qui s'en tient exclusivement au sens littéral et qui passe tout son temps à en observer les prescriptions légales a le cœur recouvert comme d'un voile par l'interprétation judaïque de la lettre. Et cela, parce qu'il ignore que l'observance purement matérielle de la loi est abrogée à la venue du Christ et que les types se sont désormais changés en réalité. Les lampes ne servent plus quand le soleil est là. La Loi est désormais sans objet et les prophéties n'ont plus qu'à se taire, dès que se montre le Christ.

Certes, qui a été capable de plonger son regard jusqu'au fond du sens légal et qui, une fois écartée comme une tenture l'obscurité de la lettre, a pu en pénétrer les secrets, celui-là imite Moïse, qui ôtait son voile lorsqu'il parlait à Dieu, car lui aussi abandonne la lettre pour se tourner vers l'Esprit. De sorte qu'au voile dont Moïse se couvrait la face, correspond l'obscurité de l'enseignement de la Loi, et la contemplation spirituelle à l'action de se tourner vers le Seigneur. Donc celui qui, lorsqu'il lit la Loi, fait disparaître la lettre et se tourne vers le Seigneur et ici, «le Seigneur» veut dire l'Esprit, ressemble à Moïse dont le visage était tout rayonnant de gloire après l'apparition de Dieu.

Au voisinage de vives couleurs, les choses en prennent la teinte, sous l'éclat qu'elles répandent. De même aussi, celui qui fixe sur l'Esprit un regard clair, d'une certaine manière est transformé par l'Esprit en quelque chose de plus radieux, son cœur étant éclairé d'en haut, comme par une lumière, par la vérité qui vient de l'Esprit. C'est cela, être transformé par la gloire de l'Esprit en sa propre gloire. Non pas chichement, pauvrement, mais dans toute la mesure où peut l'être celui que l'Esprit éclaire.

Eh bien ! n'es-tu pas décontenancé, mon garçon, par ce que dit l'Apôtre : «Vous êtes le Temple de Dieu et l'Esprit de Dieu habite en vous» (I Co 3,16) ? Aurait-il jamais accepté d'honorer du nom de «Temple» une demeure d'esclave ? Et pourquoi celui qui qualifie l'Écriture d'«inspirée de Dieu» (II Tim 3,10) parce qu'elle fut écrite sous le souffle de l'Esprit saint, userait-il d'un langage qui l'outragerait et le rabaisserait ?

22. La communauté de nature de l'Esprit avec le Père et le Fils se fonde sur le fait qu'il est, comme eux, difficile à contempler

53. Le saint Esprit est appelé des mêmes noms que le Père et le Fils et il est en communion d'actes avec eux, mais ce n'est pas seulement cela qui en fait la supériorité de nature : c'est aussi qu'il est, comme eux, difficile à contempler.

Ce qui est dit du Père : qu'il surpasse toute pensée humaine, et qui l'est aussi du Seigneur, le Seigneur le dit également du saint Esprit : «Père juste, le monde ne t'a pas connu» (Jn 17,25), le «monde» signifiant ici non pas l'ensemble du ciel et de la terre, mais cette vie périssable, sujette à une infinité de variations. Et parlant cette fois de sa propre personne : «Encore un peu de temps, dit-il, et le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez (Jn 14,19). De nouveau, le terme de «monde» désigne ceux qui ont encore besoin de la vie matérielle et charnelle et qui confient à leurs seuls yeux de chair le soin de juger de la vérité, alors que leur manque de foi en la résurrection ne leur permet plus de voir notre Seigneur avec les yeux du cœur.

Or, il a dit la même chose de l'Esprit : «L'Esprit de vérité, que le monde est incapable d'accueillir parce qu'il ne le voit ni ne le connaît, vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous» (Jn 14,17). En effet, l'homme charnel qui n'a pas exercé son esprit à la contemplation, mais qui le laisse bien plutôt enfoui, comme en un borbier, dans les pensées de la chair, ne parvient pas à lever les yeux vers la lumière spirituelle de la vérité. C'est pourquoi le monde, c'est-à-dire la vie esclave des passions de la chair, ne reçoit pas plus la grâce de l'Esprit qu'un œil malade la lumière d'un rayon de soleil.

Au contraire, attestant que ses enseignements ont purifié la vie de ses disciples, le Seigneur leur accorde dès maintenant d'accéder à la contemplation des plus hauts mystères de l'Esprit : «Purifiés, vous l'êtes déjà, grâce à la parole que je vous ai annoncée» (Jn 15,3). Ainsi, le monde est incapable d'accueillir l'Esprit, car il ne le voit pas : «Vous vous le connaissez, parce qu'il demeure en vous» (Jn 14,17). Isaïe de même : «Lui qui affermit la terre et ce qu'elle porte, qui a donné l'haleine au peuple qui l'habite et le souffle à ceux qui la foulent» (Is 42,5). Ceux qui foulent les choses de la terre et s'élèvent au-dessus d'elles, témoignage leur est rendu qu'ils sont dignes de l'Esprit.

Mais alors, lui que le monde ne peut contenir et que seuls les saints peuvent contempler en raison de la pureté de leur cœur, que faut-il penser de lui ? De quelle sorte sont les honneurs qui lui reviennent ?

23. Enumérer les propriétés de l'Esprit, c'est lui rendre gloire

54. Quand il s'agit des autres puissances, chacune d'elles, croit-on, se trouve en un lieu déterminé : l'ange qui se tint devant Corneille n'était pas en même temps auprès de Philippe et celui qui s'entretenait près de l'autel avec Zacharie n'occupait pas au même moment la place qui était la sienne dans le ciel. Mais, quand il s'agit de l'Esprit, on croit qu'il était à l'œuvre en même temps en Habacuc et en Daniel à Babylone, qu'il était dans la cataracte avec Jérémie et au bord du Chobar avec Ezéchiel.

«L'Esprit du Seigneur, en effet, remplit l'univers» (Sag 1,7) et «Où irai-je loin de ton Esprit ? Où fuirai-je loin de ta face ?» (Ps 138 ,7). Et le prophète : «Je suis avec vous, dit le Seigneur, et mon Esprit se tient au milieu de vous» (Aggée 2,4-5). Celui qui est partout à la fois et toujours présent en même temps que Dieu, de quelle nature convient-il de le croire ? D'une nature qui englobe tout – ou d'une nature qui se morcelle en divers lieux, telle celle des anges, comme nous l'indique la Parole ? Personne n'oserait le prétendre ! Mais alors, lui qui est divin par nature, d'une grandeur sans limites, puissant en ses actes, bon en ses bienfaits, pourrions-nous ne pas l'exalter, ne pas le glorifier ?

J'estime pour ma part que le glorifier, ce n'est rien d'autre que d'énumérer ses admirables propriétés. Par conséquent, ou bien nos adversaires nous interdisent de nous souvenir des bienfaits de l'Esprit, ou bien, à lui seul, l'exposé de ses propriétés constituera la plus grande des louanges. Car glorifier Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, et son Fils seul-engendré, nous ne pouvons le faire qu'en passant en revue, dans le détail, autant qu'il est en notre pouvoir les merveilles de l'Esprit.

24. Réfutation de l'absurdité de ceux qui ne glorifient pas l'Esprit, à partir d'une comparaison avec les créatures dont on célèbre la gloire

55. N'importe quel homme est «couronné de gloire et d'honneur» (Ps 8,6) et il est promis «gloire, honneur et paix à quiconque fait le bien» (Rom 2,10). D'autre part, il existe une gloire propre à Israël «à qui, a dit l'Apôtre, appartiennent l'adoption filiale, la gloire et le culte» (Rom 9,4). Et le psalmiste parle d'une gloire qui lui est personnelle : «Quand ma gloire te chantera !» (Ps 29,13); «éveille-toi, ma gloire» (Ps 107,2). Il y a même une gloire du soleil, de la lune et des étoiles et d'après l'Apôtre, même «le ministère de condamnation s'est accompagné de gloire» (II Co 3,9).

Et quand il y a tant d'êtres dont on célèbre la gloire, tu voudrais que l'Esprit, seul entre tous, reste sans gloire ? Pourtant, «le ministère de l'Esprit s'accompagne de gloire» (II Co 3,8). Comment l'Esprit pourrait-il alors ne pas mériter d'être glorifié ? Grande aussi la gloire du juste, selon le psalmiste; et la gloire de l'Esprit, d'après toi, serait nulle ? Comment donc un tel langage ne ferait-il pas, de toute évidence, courir le risque de commettre la faute dont on ne peut sortir ? Si l'homme, qui obtient son salut par des actes de justice, glorifie même ceux qui craignent le Seigneur, combien il s'en faut qu'on puisse priver l'Esprit de la gloire qui lui est due !

«Admettons qu'on le glorifie, disent-ils, mais que ce ne soit pas avec le Père et le Fils !»

Et quelle raison a-t-on d'imaginer une autre place pour l'Esprit, en laissant de côté celle que le Seigneur a fixée pour lui ? de lui enlever la communauté de gloire, alors que, partout, il se trouve joint à la déité : dans la confession de la foi, au moment du baptême de rédemption, dans l'accomplissement des miracles, l'habitation dans les saints et les grâces répandues sur celui qui lui est docile ? Car il n'y a pas de don qui ne vienne à la créature sans le saint Esprit, étant donné qu'on ne peut prononcer un mot pour défendre le Christ, sans y être aidé par l'Esprit, comme nous l'apprenons de notre Seigneur et Sauveur dans les Évangiles. Et négligeant tout cela, oubliant leur communauté dans tous les domaines, on le séparerait du Père et du Fils ? Je ne sais si l'un de ceux qui ont part à l'Esprit saint pourrait en être d'accord ! Où donc le ranger ? Avec la création ? Mais la création tout entière est en état d'esclavage; l'Esprit, lui, rend libre : «où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté» (II Co 3,17).

Il y a encore bien des choses qu'on pourrait dire pour montrer qu'il ne convient pas de compter l'Esprit saint parmi les natures créées; je remettrai donc à plus tard le développement de ce sujet. Car si nous devions, en raison de l'importance du débat, produire tous les arguments que nous tenons prêts et résoudre les objections des adversaires, il nous faudrait de longs discours et l'abondance du livre fatiguerait le lecteur. Aussi, mettant cela de côté pour un ouvrage spécial, restons-en à notre propos.

56. Examinons donc les choses l'une après l'autre. L'Esprit est bon par nature, comme est bon le Père et bon le Fils. Quant à la créature, c'est dans le choix du bien qu'elle participe à la bonté. L'Esprit connaît les profondeurs de Dieu; la créature, elle, reçoit par l'Esprit la révélation des mystères. Il vivifie avec Dieu, qui engendre à la vie tout ce qui vit, avec le Fils, qui donne la vie, car «celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous »Rom 8,11). «Mes brebis écouteront ma voix... et moi, je leur donnerai la vie éternelle» (Jn 10,27-28).

Mais «c'est l'Esprit qui vivifie» (Jn 6,63) Et encore : «L'esprit est vie, en raison de la justice» (Rom 8,10). Et le Seigneur atteste que c'est l'Esprit qui vivifie : «La chair ne sert de rien» (Jn 6,63). Comment donc bannir de l'Esprit le pouvoir de vivifier et l'apparenter, lui, à la nature qui a besoin de recevoir la vie ? Qui est à ce point querelleur, à ce point étranger au don céleste et dénué de goût pour les magnifiques paroles de Dieu, à ce point dépourvu d'espérance éternelle, qu'il mette l'Esprit au rang de la créature, en l'arrachant à la déité ?

57. L'Esprit est en nous, dit-or, comme un don venant de Dieu. Or, à coup sûr, on ne rend pas au don les mêmes honneurs qu'au donateur !

– «Certes, l'Esprit est don de Dieu, mais don de vie, car la loi de l'Esprit de vie nous a rendus libres» (Rom 8,2). Don de force aussi : «car vous allez recevoir une force, celle du saint Esprit qui descendra sur vous» (Ac 1,8). Est-ce pour cela qu'il faudrait le mépriser ? Dieu n'a-t-il pas fait don également de son Fils aux hommes ? «Lui, dit Paul, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous; comment, avec lui, ne vous donnera-t-il pas tout ?» (Rom 8,32). Et ailleurs : «C'est afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a accordés» (I Co 2,12). L'Apôtre parlait là du mystère de l'Incarnation du Christ parmi nous. Alors, comment ne pas penser que ceux qui tiennent un pareil langage surpassent les Juifs en ingratitude, puisque l'excès de bonté de Dieu leur fournit une occasion de blasphémer ? Ne reprochent-ils pas à l'Esprit de nous avoir donné assez d'assurance pour appeler Dieu : notre Père, car «Dieu a envoyé

Saint Basile le Grand

dans nos coeurs l'Esprit de son Fils qui crie *Abba, Père*» (Gal 4,6), afin que la voix de l'Esprit devienne la voix même de ceux qui l'ont reçu ?

25. L'Écriture emploie la particule «dans» à la place de «avec». «Et» peut avoir aussi le même sens que «avec».

58. Comment se fait-il alors, nous dit-on, que dans la tradition de l'Écriture, la gloire de l'Esprit ne soit jamais célébrée avec le Père et le Fils ? Pourquoi prend-elle bien soin, au contraire, d'éviter de dire : «avec l'Esprit» et préfère-t-elle partout, comme une expression plus convenable, rendre gloire dans l'Esprit ?

Pour ma part, je ne saurais prétendre que la particule *dans* traduise une pensée moins noble; au contraire, sainement comprise, elle élève la pensée à sa plus grande hauteur; d'ailleurs, nous l'avons remarqué, on l'emploie souvent à la place de : *avec*. Par exemple : «Je viendrai en ta maison, dans les holocaustes» (Ps 65,13), au lieu de : «avec les holocaustes»; «il les fit sortir dans l'or et l'argent»; «tu ne sortiras pas dans nos armées» (Ps 43,10), au lieu de «avec nos armées», et quantité d'autres passages du même genre. Bref, j'aurais plaisir à apprendre de cette nouvelle sagesse quelle doxologie l'Apôtre a jamais complétée par le mot *dans*, suivant le modèle que ces gens-là nous présentent maintenant comme venant de l'Écriture. Car nulle part je n'ai trouvé dit : «A toi, Père, honneur et gloire, par ton Fils seul-engendré, dans le saint Esprit», formule qui leur est aujourd'hui plus habituelle, pour ainsi dire, que la respiration même. Certes, on rencontre bien chacune de ces prépositions séparément, mais ils seraient bien en peine de les montrer ensemble et dans cet ordre ! Par conséquent, s'ils s'attachent minutieusement à ce qui est écrit, qu'ils nous indiquent leurs sources; mais s'ils acceptent l'usage commun, qu'ils ne nous empêchent pas de le faire aussi.

59. En effet, nous constatons que les fidèles se servent des deux manières de s'exprimer et nous les employons toutes les deux. Nous croyons que chacune d'elles permet de rendre pareillement gloire à l'Esprit, mais aussi qu'on ferme plus facilement la bouche de ceux qui altèrent la vérité lorsqu'on use de la formule en question; comme elle est plus proche du sens des Écritures, elle offre moins de prise aux attaques des adversaires – or, c'est elle qui est l'objet de la contestation présente, – puisqu'on l'utilise à la place de la conjonction *et*. Car on dit également «Paul et Sylvain et Timothée», et «Paul avec Timothée et Sylvain»; la liaison entre les noms est aussi bien assurée par l'une et l'autre tournures. Si, alors que le Seigneur nous dit : «Père et Fils et saint Esprit», je disais, moi : «Père et Fils avec le saint Esprit», aurais-je dit quelque chose d'autre, qui n'aurait pas le même sens ? Or, que ces noms-là soient liés par la conjonction *et*, nous en avons maints témoignages. Saint Paul : «La grâce de notre Seigneur Jésus Christ et l'amour de Dieu et la communion du saint Esprit» (II Co 13,13). Et encore : «je vous le demande par notre Seigneur Jésus Christ et l'amour de l'Esprit» (Rom 15,30). Eh bien ! si, au lieu de *et*, nous voulions employer *avec*, quelle différence y aurait-il ? Pour ma part, je n'en vois pas, à moins que de froides règles de grammaire ne fassent préférer la conjonction, parce qu'elle est copulative et qu'elle rendrait l'union plus étroite, et rejeter la préposition qui n'aurait pas la même force ? A dire vrai, si nous avons à rendre des comptes sur ce point, nous n'aurions sans doute pas besoin d'un long discours pour nous défendre !

En fait, leur discussion porte ici non sur des syllabes ou sur tel ou tel son émis par la voix, mais sur des réalités dont le sens et la vérité sont d'un ordre tout autre. C'est pourquoi, alors qu'on n'observe pas de règle particulière dans l'emploi de ces particules, ces gens-là entreprennent d'enrôler les unes et de chasser les autres de l'Eglise. Quant à moi, ce dont je veux rendre compte – bien qu'à la seule audition, l'intérêt en soit évident c'est que nos Pères n'ont pas adopté à la légère l'usage de cette préposition. Elle démontre le mal qu'engendre le sabellianisme avec autant de force que la conjonction, et elle fait voir aussi bien qu'elle le caractère particulier des hypostases; ainsi : «Le Père et moi nous viendrons» (Jn 14,23), «Le Père et moi, nous sommes un» (Jn 10,30). Elle fournit de surcroît un témoignage de leur éternelle communauté et de leur union sans fin. En effet, celui qui dit que le Fils est avec le Père indique à la fois la particularité de chacune des hypostases et le caractère indissoluble de leur communauté. C'est ce qu'on peut voir aussi dans les relations humaines : la conjonction *et* exprime l'action commune tandis que la préposition *avec* manifeste en même temps une sorte de communauté. Par exemple : Paul et Timothée naviguèrent vers la Macédoine, mais Tychique et Onésime furent envoyés aux Colossiens. Nous savons par là qu'ils ont fait la même chose. Mais si l'on entendait dire qu'ils naviguèrent l'un avec l'autre, qu'ils furent envoyés l'un avec l'autre, nous apprendrions en plus qu'ils ont agi ensemble. Ainsi, tout en mettant fin au fléau que représentent les Sabelliens, elle

inflige le même sort aux tenants de l'impiété diamétralement opposée, celle qui sépare par des intervalles de temps le Fils du Père et le saint Esprit du Fils.

60. La différence entre la particule *avec* et la particule *dans* consiste surtout en ceci : *avec* indique l'union mutuelle des êtres en communauté, par exemple quand il s'agit de ceux qui naviguent ensemble, qui habitent ensemble, qui font quelque chose ensemble; *dans* désigne la relation avec ce en quoi se déroule l'action : si nous entendons dire : «ils naviguent *dans*, ils habitent *dans* ...» nous pensons aussitôt au bateau, à la maison. D'après l'usage commun, telle est donc la différence de ces particules entre elles, et d'infatigables chercheurs peuvent la pousser plus loin encore. Quant à moi, je n'ai pas le temps d'approfondir les questions de particules. Mais puisqu'il est démontré que la préposition *avec* traduit de façon très significative l'idée d'union, faites trêve, s'il vous plaît, et cessez l'implacable et pénible guerre que vous menez contre elle. Cependant, une fois ce vocable ainsi accepté, si l'on aime à relier les noms dans la doxologie par la particule *et*, et à rendre gloire, comme l'Évangile nous l'apprend à propos du baptême, au Père et au Fils et au saint Esprit, qu'on le fasse : personne ne s'y opposera. Mettons-nous d'accord là-dessus, voulez-vous ? Mais ils s'arracheraient la langue, plutôt que d'admettre ce mot !

Voilà donc ce qui anime contre nous une guerre implacable et sans trêve. C'est dans l'Esprit saint, affirment-ils, qu'il faut rendre gloire à Dieu, et non : et à l'Esprit. Ils se cramponnent rageusement à ce mot-là, parce qu'il rabaisserait l'Esprit. Sur ce point, il ne sera pas inutile de nous étendre davantage. Quand ils nous auront entendu, nous serions bien surpris si ces gens-là ne voulaient pas se défaire aussi de ce mot, comme d'un traître qui serait passé dans l'autre camp pour aller rendre gloire à l'Esprit.

26. Tous les sens que peut prendre la particule «dans» sont applicables à l'Esprit

61. Quand j'y réfléchis, il me semble que cette particule, à l'énoncé simple et rapide, a des significations nombreuses et variées. Et tous les sens dans lesquels on l'emploie, on les retrouve au service des idées que l'on se fait de l'Esprit.

Ainsi, l'on dit que la forme est dans la matière, la puissance dans le réceptacle, la manière d'être dans le sujet qui manifeste cette disposition, et quantité de choses semblables. Eh bien ! du fait que le saint Esprit mène à leur perfection les êtres raisonnables, en portant leur achèvement à son plus haut degré d'excellence, il peut être considéré comme forme. En effet, celui qui ne vit plus selon la chair, mais sous la conduite de l'Esprit de Dieu, qui est appelé enfant de Dieu et qui devient conforme à l'image du Fils de Dieu, on l'appelle «spirituel.»

Et tout comme la puissance de voir se trouve dans l'œil sain, l'activité de l'Esprit est de même dans l'âme purifiée. C'est ainsi que Paul souhaite aux Ephésiens d'avoir les yeux illuminés dans l'Esprit de Sagesse. Comme l'art est en celui qui en est instruit, ainsi la grâce de l'Esprit en celui qui l'a reçue, toujours présente, mais non pas continûment agissante. Car l'art est en puissance dans l'artiste, il n'est en acte qu'au moment où celui-ci s'en sert pour produire une œuvre. Il en va de même pour l'Esprit : il est toujours présent à ceux qui en sont dignes, mais il n'agit que selon le besoin, soit par des prophéties, soit par des guérisons ou quelque autre action miraculeuse.

Comme la santé dans le corps, ou la chaleur, ou n'importe quelle disposition passagère, l'Esprit est souvent dans l'âme de ceux qui, en raison de leur instabilité de caractère, repoussent inconsidérément la grâce qu'ils ont reçue, mais il n'y demeure pas; tels Saül et les soixante-dix anciens des fils d'Israël, sauf Eldad et Modad car il est évident que l'Esprit demeure chez eux, seuls entre tous; tel, en bref, quiconque leur ressemble dans le choix qu'il fait. Comme la parole dans l'âme, qu'elle soit pensée gardée dans le cœur ou verbe proféré par la langue, ainsi l'Esprit saint, qui tantôt rend témoignage à notre esprit et crie en notre cœur : Abba, Père, et tantôt parle à notre place selon qu'il est écrit : «Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit du Père qui parlera en vous» (Mt 10,20).

Et voici que l'Esprit se conçoit également comme un tout en ses parties, si l'on considère la distribution des dons de grâce. Car nous sommes tous membres les uns des autres «mais pourvus de dons différents, selon la grâce que Dieu nous a donnée» (Rom 12,6). C'est pourquoi «l'œil ne peut dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi; ni la tête dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous» (I Co 12,21). Au contraire, les membres tous ensemble complètent le corps du Christ dans l'unité de l'Esprit et ils se rendent réciproquement les services nécessaires, d'après les charismes qu'ils ont reçus. En effet, Dieu a disposé les membres du corps, chacun d'eux comme il l'a voulu. Cependant, les membres ont un égal souci les uns des autres, dans une sympathie réciproque née de leur communion spirituelle. Aussi, «qu'un seul membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; qu'un seul soit à l'honneur, tous les autres partagent sa joie» (I Co 12,26). Et comme une partie dans un tout, chacun de nous est dans l'Esprit, parce que nous tous, qui ne formons qu'un seul corps, nous avons été baptisés dans le même Esprit.

62. Paradoxe ? Pourtant rien n'est plus vrai : on dit souvent de l'Esprit qu'il est le lieu des êtres sanctifiés. Et l'on verra que cette manière de parler ne diminue nullement l'Esprit, mais le glorifie plutôt. C'est que, souvent, la Parole se sert d'appellations corporelles pour des notions spirituelles, afin d'être claire. On a observé que le psalmiste dit de Dieu : «Sois pour moi un Dieu protecteur et une place forte qui me sauvera» (Ps 30,3). Et à propos de l'Esprit, il est dit : «Voici une place près de moi, tiens-toi sur le rocher» (Ex 33,21). Cette place, que signifie-t-elle, sinon la contemplation de l'Esprit ? Une fois arrivé là, Moïse a pu distinctement voir Dieu lui apparaître. C'est le lieu propre de l'adoration véritable. «Prends garde, dit-elle, de ne pas offrir tes holocaustes en n'importe quel lieu, mais dans le lieu que le Seigneur, ton Dieu, aura choisi» (Dt 12,13-14).

Quel est donc l'holocauste spirituel ? Le sacrifice de louange. Or, en quel lieu l'offrons-nous ? Dans l'Esprit saint. Qui nous l'a enseigné ? Le Seigneur lui-même, lui qui a dit : «Les vrais adorateurs adorent le Père dans l'Esprit et la Vérité» (Jn 4,23). Ce lieu, Jacob l'a vu et s'est écrié : «Le Seigneur est en ce lieu» (Gen 28,16). C'est ainsi que l'Esprit est véritablement le lieu des saints, et le saint est un lieu propre pour l'Esprit, car il s'offre à lui comme résidence à partager avec Dieu et se nomme son temple. C'est donc le Christ que parle Paul : «devant Dieu, c'est dans le Christ que nous parlons comme il le dit lui-même : *Cherchez-vous la preuve que le Christ parle*

*en moi ?*» (II Co 13,3). De même encore, c'est «dans l'Esprit qu'il dit des choses mystérieuses » (I Co 14,2) et inversement, l'Esprit parle en lui.

63. Donc, pour les êtres créés, on dit que l'Esprit est en eux, diversement et de bien des manières. Quand il s'agit du Père et du Fils, plutôt que de dire en eux, il est plus conforme à la piété de dire qu'il est avec eux. La grâce venant de celui qui habite en ceux qui en sont dignes et en qui il accomplit son œuvre, on est en droit de dire qu'elle existe dans les êtres qui sont capables de le recevoir. Mais si c'est l'existence qui a précédé les siècles et la durée sans fin avec le Fils et le Père que l'on contemple, il faut faire appel à des termes traduisant l'union éternelle. Car exister *avec* se dit, proprement et en toute vérité, des êtres qui co-existent, de façon inséparable, les uns avec les autres : la chaleur, on dit qu'elle existe dans le fer rougi au feu, mais qu'elle existe avec le feu. La santé, on dit qu'elle existe dans le corps; mais la vie, on dit qu'elle existe avec l'âme. Ainsi, là où il y a, au sens propre, une communauté naturelle qu'on ne peut séparer, c'est le mot *avec* qui l'exprime le mieux, puisqu'il suggère l'idée d'une indissociable communauté. Mais là où la gloire de l'Esprit est susceptible de venir, puis de s'en aller, on dit en toute vérité et propriété de termes qu'il est *dans*. Et cela, même si, souvent, parce que leur disposition au bien demeure stable, sa grâce se maintient de façon durable en ceux qui l'ont reçue.

Par conséquent, lorsque notre réflexion porte sur la dignité propre de l'Esprit, c'est avec le Père et le Fils que nous le contemplons. Mais si nous pensons à la grâce produite en ceux qui y participent, nous disons que l'Esprit est en nous. La doxologie que nous offrons dans l'Esprit n'est donc pas reconnaissance de sa dignité, mais aveu de notre propre faiblesse : nous faisons voir que, de nous mêmes, nous n'avons pas la capacité de glorifier, mais que dans l'Esprit saint, nous en devenons capables. Fortifiés en lui, nous faisons action de grâce à notre Dieu pour tous les bienfaits reçus de lui, nous qui, dans la mesure où nous sommes purifiés du mal, recevons l'un plus, l'autre moins, le secours de l'Esprit pour offrir à Dieu notre sacrifice de louange. C'est l'unique manière conforme à la piété de faire ainsi action de grâce dans l'Esprit. Toutefois, il serait fâcheux de se rendre témoignage à soi-même en disant : «l'Esprit de Dieu est en moi et la grâce qui vient de lui m'ayant appris la sagesse, je rends gloire.» C'est à Paul, sans doute, qui convient ce langage : «Je pense bien, moi aussi, avoir l'Esprit de Dieu.» – «Garde le bon dépôt avec l'aide de l'Esprit saint qui habite en nous» (II Tim 1,14). Il est dit de Daniel aussi que le saint Esprit de Dieu était en lui, mais également de tous ceux qui par leur vertu ressemblent à ces hommes-là.

64. Voici encore un autre sens qu'on ne doit pas rejeter : de même qu'on voit le Père dans le Fils, ainsi voit-on le Fils dans l'Esprit. Adorer dans l'Esprit signifierait donc que notre activité mentale s'exerce dans la lumière, comme peut nous l'enseigner ce qui fut dit à la Samaritaine : la coutume du pays lui faisait croire que l'on adorait dans un lieu, le Seigneur la détrompa en lui apprenant que c'est dans l'Esprit et la Vérité qu'il faut adorer et certainement, par «la Vérité», c'est lui-même qu'il désignait. De même que l'on parle d'une adoration dans le Fils comme dans une image de Dieu le Père, ainsi parle-t-on d'une adoration dans l'Esprit, comme dans celui qui fait voir en lui-même la qualité divine du Seigneur. Voilà pourquoi, dans l'adoration, l'Esprit saint est inséparable du Père et du Fils. Hors de lui, il ne peut y avoir d'adoration; mais si l'on est en lui, en aucune manière on ne le sépare de Dieu, – pas plus, en fait, qu'on ne sépare la lumière de ce qu'on voit. Impossible, en effet, de voir l'Image du Dieu invisible, sans l'illumination de l'Esprit. Et celui qui fixe son regard sur l'Image est incapable d'en dissocier la lumière, car ce qui est cause de la vision est nécessairement vu en même temps que ce qu'on voit. Si bien que, tout naturellement, on peut en conclure que par l'illumination de l'Esprit, on perçoit un rayonnement de la gloire de Dieu tandis que par l'empreinte, on est conduit vers celui à qui appartiennent l'empreinte et le sceau de même forme.

27. Origine et sens de la particule «avec.» Des lois non écrites de l'Eglise

65. Mais alors, nous dit-on, puisque la particule *dans* convient particulièrement à l'Esprit et suffit à traduire toutes nos idées sur lui, pour quelles raisons introduisez-vous cette nouvelle particule, vous qui dites : *avec* l'Esprit, et non : *dans* l'Esprit saint ? C'est user de mots dont, par ailleurs, la nécessité ne s'impose pas et qui ne sont pas reconnus par l'Eglise.

Ce n'est pas par hasard que la particule *dans* s'emploie pour le saint Esprit de préférence, mais elle est commune aussi au Père et au Fils, cela nous l'avons dit précédemment. Et je crois aussi l'avoir assez expliqué : non seulement elle n'enlève rien à la dignité de l'Esprit, mais elle porte au plus haut la réflexion de ceux qui ne sont pas complètement pervertis. Il nous reste pourtant à exposer d'où nous vient la particule *avec*, ce qu'elle est capable de signifier, et comment elle est en accord avec l'Écriture.

66. Parmi les doctrines et les proclamations conservées dans l'Église, les unes nous viennent de l'enseignement écrit; quant aux autres, nous les avons recueillies, transmises dans le secret, de la tradition apostolique; mais pour la piété, toutes ont la même force. Cela, nul ne peut le contester, pour peu qu'il ait l'expérience des institutions ecclésiastiques. Si l'on tentait en effet de repousser les coutumes non écrites, en prétendant qu'elles n'ont guère de force, sans le vouloir, on s'en prendrait à l'Évangile sur les points essentiels eux-mêmes; plus grave encore : on ferait de la proclamation un mot vide de sens. Par exemple, pour rappeler ce qui se situe tout à fait au début et qui est d'un usage très courant : marquer du signe de la croix ceux qui espèrent en notre Seigneur Jésus Christ, qui nous l'a enseigné par écrit ? Se tourner vers l'Orient pendant la prière, quelle Écriture nous l'a appris ? Les paroles de l'épiclese, au moment de la consécration du pain de l'Eucharistie et de la coupe de la Bénédiction, quel est le saint qui nous les a laissées par écrit ? Et pourtant, nous ne nous contentons pas des paroles rapportées par l'Apôtre et l'Évangile; nous en ajoutons d'autres, avant et après, d'une grande importance pour le mystère et que nous avons reçues de l'enseignement non écrit. Nous bénissons aussi l'eau du baptême, l'huile de l'onction et en outre le baptisé lui-même. D'après quels textes écrits ? N'est-ce pas d'après la tradition gardée secrète et cachée ? Mais quoi ! l'onction d'huile elle-même quelle parole écrite l'a-t-elle enseignée ? La triple immersion (du baptême) d'où vient elle ? Et d'ailleurs tout ce qui entoure le baptême, la renonciation à Satan et à ses anges, de quelle Écriture cela vient-il ? N'est-ce pas de cet enseignement demeuré privé et dont on ne parle pas, que nos pères gardèrent dans un silence exempt d'inquiétude et d'indiscrète curiosité, car ils savaient bien qu'en se taisant, on sauvegarde le caractère sacré des mystères ? Ce qu'il n'est pas permis aux non-initiés de contempler, comment pourrait-il être raisonnable d'en divulguer par écrit l'enseignement ?

Que voulait donc le grand Moïse, lorsqu'il établit que toutes les parties du Temple ne seraient pas accessibles à tous ? C'est hors des enceintes sacrées qu'il plaça les profanes; quant aux premiers parvis, il en réserva l'accès aux plus purs et décida que seuls, les Lévites seraient dignes de servir la divinité. Les sacrifices, les holocaustes et tout l'accomplissement du culte, il l'assigna aux prêtres et il n'admit dans le sanctuaire que l'un d'entre eux, choisi entre tous, et non pas tout le temps, car il fixa qu'il n'y entrerait qu'une seule fois par an et à l'heure prescrite, de manière à ce que ce prêtre, en raison du caractère exceptionnel, insolite, de cette visite, contemplât avec effroi le Saint des Saints. Dans sa sagesse, Moïse savait bien qu'on méprise aisément ce dont on a l'habitude et qui est immédiatement accessible, tandis qu'un objet rare, gardé à l'écart, provoque comme naturellement la recherche empressée. De la même manière, les apôtres et les pères – qui ont mis en ordre dès l'origine tout ce qui concerne les Eglises, ont eux aussi conservé aux mystères, dans le silence et le secret, leur caractère sacré. En effet, ce qui parvient aux oreilles du vulgaire n'a plus rien d'un mystère. Et la raison de la tradition des choses non écrites, la voici : empêcher que, négligemment traitée, la science des doctrines ne devienne, sous l'effet de l'habitude, un objet de mépris pour la foule. Car autre chose est une doctrine, autre chose une proclamation. Celle-là, on la tait, tandis que les proclamations se font en public.

L'obscurité dont use l'écriture et qui rend difficile à saisir le sens des doctrines est aussi une forme de silence, au bénéfice des lecteurs. Voilà pourquoi, si nous regardons vers l'Orient quand nous prions, nous sommes bien peu à savoir que nous recherchons l'antique patrie, le paradis que Dieu planta en Eden, du côté de l'Orient. C'est debout que nous faisons nos prières, au premier jour de la semaine; mais la raison, nous ne la savons pas tous. Sans doute est-ce parce que nous qui sommes ressuscités avec le Christ et qui devons rechercher les choses d'en

haut, nous commémorons, le dimanche qui est le jour du Seigneur, la grâce qui nous fut donnée; mais c'est aussi parce que ce jour-là nous semble être comme l'image du siècle à venir. C'est pourquoi, les jours commençant par lui, il est appelé par Moïse, non pas le premier, mais l'unique : «Il y eut un soir et il y eut un matin et ce fut un jour», dit-il (Gen 1,5), comme si le même jour revenait périodiquement, à maintes reprises. Et certes, ce jour unique, qui est aussi le huitième, représente par lui-même ce jour réellement unique et vraiment huitième dont le psalmiste fait mention dans certains titres de psaumes, c'est-à-dire l'état qui s'instaurera à la suite de ce temps, le jour qui ne cessera pas, qui n'aura ni soir ni lendemain, ce siècle qui ne connaîtra ni fin ni vieillissement. C'est donc une nécessité pour l'Église d'éduquer ceux dont elle est la nourrice à faire debout leurs prières en ce jour-là, afin que le rappel continu de la vie qui ne finira pas nous empêche de négliger les provisions dont nous aurons besoin pour ce voyage-là.

Toute Pentecôte est, elle aussi, un rappel de la résurrection que nous attendons, dans l'éternité. Car ce jour unique et premier dont nous parlons, sept fois multiplié par sept, parachève le total des sept semaines de la sainte Pentecôte. Elle commence en effet par le premier jour et finit par le même, en se déroulant cinquante fois dans l'intervalle, en cinquante jours semblables. Aussi est-elle une imitation de l'éternité, puisque, comme un mouvement circulaire, elle commence et se termine aux mêmes points de repère. Durant cette période, les lois de l'Eglise nous ont appris à préférer la station debout pour la prière; ainsi est évoquée de façon visible cette émigration de la partie haute de notre esprit, quittant le temps présent pour aller vers le futur. Et chaque fois que nous fléchissons les genoux et nous relevons, nous montrons en acte que le péché nous avait jetés à terre et que l'amour de notre Créateur pour les hommes nous a rappelés au ciel.

67. Je n'aurais pas assez d'une journée pour exposer les mystères de l'Église qui ne nous sont pas transmis par l'Écriture. Je laisse de côté tout le reste, mais je demande de quels textes écrits nous tenons la profession de foi au Père et au Fils et au saint Esprit. En fait, c'est à la tradition baptismale que nous avons recours, suivant la logique de la piété ne devons-nous pas croire exactement comme nous sommes baptisés ? pour déposer une profession de foi qui soit conforme au baptême. Eh bien ! qu'on nous accorde aussi, suivant la même logique, de rendre gloire conformément à notre foi. Mais si l'on refuse notre façon de glorifier, sous prétexte qu'elle n'est pas dans les Écritures, qu'on nous donne les preuves écrites de la formule de profession de foi et de tout le reste que nous avons énuméré.

Quand il y a tant de choses qui ne sont pas écrites – et pourtant de si grande importance pour le mystère de la piété – nous refuseront-ils ce seul mot qui nous vient des Pères et dont nous constatons l'usage persistant dans les églises qui n'ont pas été détournées de la voie droite, selon une coutume dénuée de tout artifice un mot dont la raison n'est pas sans valeur et qui apporte une contribution qui n'est pas mince à la force du mystère ?

68. Nous avons déjà dit le sens de l'une et l'autre expressions; nous allons dire maintenant en quoi elles s'accordent et en quoi elles diffèrent. La contradiction ne les oppose pas l'une à l'autre, chacune fournit au contraire à la piété le sens qui lui est particulier : *dans* indique plutôt ce qui se rapporte à nous, avec révèle la communauté de l'Esprit avec Dieu. Aussi utilisons-nous les deux termes, l'un pour marquer la dignité de l'Esprit, l'autre pour proclamer sa grâce qui est chez nous. C'est ainsi que nous rendons gloire à Dieu et dans l'Esprit et avec l'Esprit. Nous ne disons là rien qui soit de notre invention. Le mot nous vient de l'enseignement du Seigneur, qui est pour nous une règle, et nous l'appliquons à des réalités très voisines et qui, dans les mystères, sont nécessairement unies. Ce que nous énumérons en même temps dans le baptême, nous devons aussi, pensons-nous, le réunir dans la foi. Et la formule de la profession de la foi, nous la regardons comme une source et la mère de la doxologie. Mais que faire ? Désormais, qu'ils nous apprennent à ne pas baptiser comme on nous l'a enseigné, ou bien à ne pas croire comme on nous a baptisés ou à ne pas rendre gloire, conformément à notre croyance ! Qu'on nous démontre, en effet, ou bien que tout cela ne s'enchaîne pas nécessairement, sans rupture possible, ou bien qu'on peut innover en ce domaine sans rien détruire. Mais ils ne cessent de redire, à satiété, que la doxologie «avec le saint Esprit» n'est pas attestée, qu'on ne la trouve pas dans l'Écriture, et quantité de choses du même genre ! Nous avons donc déclaré que, pour le sens, dire «Gloire au Père et au Fils et au saint Esprit» et «Gloire au Père et au Fils avec le saint Esprit», c'est la même chose. Impossible par conséquent de rejeter ou effacer la particule *et*,

sortie de la bouche même du Seigneur, mais rien n'empêche d'accepter la préposition équivalente, dont nous avons montré précédemment comment elle lui ressemble et comment elle en diffère. L'Apôtre vient appuyer nos dires, lui qui emploie indifféremment l'un et l'autre mot, disant tantôt : «Dans le nom du Seigneur Jésus Christ et dans l'Esprit de notre Dieu» (I Co 6,11) et ailleurs : «Assemblés, vous et mon esprit, avec la puissance du Seigneur Jésus» (I Co 5,4). Qu'on emploie la conjonction ou la préposition pour lier les noms, il n'y a pour lui aucune différence.

28. Parlant des hommes, l'Écriture dit qu'ils règnent avec le Christ. Et cela, nos contradicteurs ne l'acceptent pas pour l'Esprit

69. Trouverons-nous un moyen de justifier nos Pères d'avoir adopté cet usage ? Voilà ce qu'il nous faut voir aussi, car ceux qui nous ont fourni cette manière de parler encourrent plus que nous des reproches.

Paul écrit aux Colossiens : «Vous qui étiez morts du fait de vos fautes et de votre incirconcision, il vous a fait revivre avec le Christ» (Col 2,13). Ainsi, Dieu accorderait à tout le peuple et à l'Église de vivre avec le Christ; mais pour l'Esprit, pas de vie avec le Christ ? La seule pensée en est déjà impie; comment alors ne serait-il pas juste que ce qui est une propriété de sa nature (être avec le Christ) soit également exprimé de façon identique dans la confession de foi ? Ne faudrait-il pas être obtus au dernier degré pour confesser que les saints, eux, sont avec le Christ puisque Paul, après avoir quitté son corps, demeure auprès du Seigneur et que lorsqu'il s'en est allé, il se trouve déjà avec le Christ alors que nos gens refuseraient à l'Esprit, même à l'égal des hommes, d'être avec le Christ, ce qui leur arrive pourtant à eux-mêmes !

Paul se nomme lui-même collaborateur de Dieu dans l'économie de l'Évangile; et l'Esprit saint, par qui l'Évangile porte ses fruits en toute créature sous le ciel, si nous le disons lui aussi collaborateur de Dieu, vont-ils encore déposer contre nous une accusation d'impiété ? Comme il sied, la vie de ceux qui espèrent dans le Seigneur «est cachée avec le Christ en Dieu» et «quand le Christ sera manifesté, lui qui est notre vie, alors eux aussi seront manifestés avec lui dans la gloire» (Col 3,3-4). Et l'Esprit de vie, lui qui nous affranchit de la loi du péché, ne serait jamais avec le Christ, ni avec lui dans une vie cachée, loin des regards, ni quand brillera sa gloire dont nous attendons qu'elle se manifeste sur les Saints ? «Nous sommes héritiers de Dieu et co-héritiers du Christ» (Rom 1,17); et l'Esprit serait exclu de l'héritage et privé de la communauté avec Dieu et son Christ ? «L'Esprit en personne se joint à notre Esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu» (Rom 8,16); et nous, nous ne rendrions même pas à l'Esprit ce témoignage, eue nous avons reçu du Seigneur, de sa communauté avec Dieu ?

Mais voici le comble de la déraison : parce que nous croyons au Christ dans l'Esprit, nous espérons ressusciter avec lui et nous asseoir avec lui dans les cieux quand il aura transformé notre pauvre corps de psychique en spirituel; et à l'Esprit, nous n'accorderions ni de siéger avec (le Christ), ni la gloire, ni rien de tout ce qui nous vient de lui ? Toutes ces faveurs dont nous nous croyons dignes, selon le don qui ne ment pas de celui qui nous les a promises, nous n'en céderions aucune à l'Esprit saint, en prétextant qu'elles sont supérieures à sa dignité ? Pour toi, il convient à ta dignité d'être toujours avec le Seigneur; mais l'Esprit, lui, tu nies qu'il soit maintenant avec le Christ, quand tu bannis comme un impie qu'on ne peut supporter celui qui le connumère et le coordonne au Père et au Fils.»

70. Je rougis d'ajouter ce qui suit : toi, tu t'attends à être glorifié avec le Christ, «puisque nous souffrons avec lui, pour être aussi glorifiés avec lui» (Rom 8,17); et l'Esprit de sainteté, tu ne le glorifies pas avec le Christ, comme s'il n'était pas digne du même honneur que toi ! Toi, tu espères régner avec (le Christ), et l'Esprit de la grâce toi, tu l'outrages en lui assignant le rang d'esclave ou de serviteur ! Si je dis cela, ce n'est pas pour montrer tout ce qui est dû à l'Esprit en doxologie, mais afin de prouver la folie de ceux qui le lui refusent et qui fuient comme une impiété la communauté de gloire de l'Esprit avec le Fils et le Père. Qui peut laisser passer sans gémir de telles dénégations ? N'est-il pas évident même un enfant s'en rendrait compte, que la situation actuelle n'est qu'un prélude à la disparition de la foi qui nous menace ? L'incontestable devient équivoque. Nous croyons à l'Esprit et nous combattons nos propres confessions de foi. Nous sommes baptisés, et nous nous battons encore. Nous l'invoquons comme auteur de la vie, et nous le traitons de haut, comme un compagnon d'esclavage. Nous l'avons reçu avec le Père et le Fils, et nous le méprisons comme s'il faisait partie de la création !

Quant à nos contradicteurs qui ne savent pas ce qu'ils doivent demander dans la prière, s'ils sont amenés à parler de l'Esprit avec un certain respect, comme s'ils l'avaient rejoint en dignité, ils élaguent leur langage pour garder la mesure ! Il faudrait plaindre leur faiblesse, car nous manquons de paroles pour rendre pleinement grâce de ce dont nous éprouvons l'action. L'Esprit surpasse en effet toute intelligence et triomphe des ressources du langage, incapable qu'est celui-ci d'égaliser la plus infime partie de sa dignité, comme il est dit dans le livre intitulé Sagesse :

## Saint Basile le Grand

«Exaltez-le de tout votre pouvoir, car il vous dépasse encore; pour l'exalter, déployez vos forces, ne vous laissez pas, car vous ne sauriez l'atteindre» (Si 43,30).

Vous aurez certainement de terribles comptes à rendre pour de tels propos, vous qui avez entendu «le Dieu qui ne ment pas» déclarer que ne peut être pardonné le blasphème contre l'Esprit saint (Mt. 12,32. Cf. Mc 3,29 et Lc 12,10).

29. Énumération des hommes illustres dans l'Eglise qui ont employé le terme «avec» dans leurs écrits

71. A l'affirmation que la doxologie «avec l'Esprit» n'est pas attestée et qu'elle ne se trouve pas dans l'Écriture, voici ce que nous répondons : si nous ne devons rien accepter qui ne soit dans les Écritures, ne l'acceptons pas. Mais si la plupart des rites qui accompagnent les mystères ont chez nous droit de cité, bien qu'ils ne soient pas dans l'Écriture, avec beaucoup d'autres choses accueillons-la aussi. f)ailleurs, c'est, je crois, suivre l'exemple apostolique, que de conserver aussi les traditions non écrites : «Je vous félicite, dit Paul, de ce qu'en toutes choses, vous vous souvenez de moi et gardez les traditions telles que je vous les ai transmises» (I Co 11,2) et «Gardez fermement les traditions que vous avez apprises de vive voix ou par lettre» (II Th 2,15). Or, la présente doxologie en est une : ceux qui l'instituèrent au début la transmirent à leurs successeurs et l'usage ne cessant de s'en répandre avec le temps, ils l'enracinèrent dans les églises.

Alors, si, comme on le fait au tribunal lorsqu'on n'a pas de preuves écrites, nous vous produisons une foule de témoins, n'obtiendrons-nous pas de vous un vote d'acquiescement ? Pour ma part, je le crois, car «c'est sur le dire de deux ou trois témoins que toute déclaration sera établie» (Dt 19,15). Et si nous vous démontrons clairement que le temps écoulé plaide en notre faveur, ne trouverez-vous pas naturel que nous vous disions : ce procès-là, impossible de nous l'imputer ! Parmi les doctrines, celles qui sont anciennes ébranlent quelque peu l'assurance, car leur haute antiquité les rend vénérables. Je vais donc énumérer les défenseurs de cette manière de dire – et l'on pourra du même coup évaluer le temps écoulé, en songeant à tout ce qui sera forcément passé sous silence – car ce n'est pas nous qui l'avons inaugurée. D'ailleurs, comment l'aurions-nous pu ? Nous ne sommes que d'hier, selon la formule de Job, en comparaison d'une aussi longue durée que celle de cette coutume.

Donc, pour moi, si je dois fournir mon témoignage personnel, je garde ce mot-là comme une sorte d'héritage paternel, car je l'ai reçu d'un homme qui a longtemps vécu dans le service de Dieu, par qui j'ai été baptisé et amené au service de l'Église. Et quand je cherche, pour ma part, si parmi les saints d'autrefois, il ne s'en trouve pas qui aient employé les mots qui font l'objet de la controverse actuelle, j'en découvre beaucoup que leur ancienneté rend dignes de foi et qui, par la précision de leur science, ne ressemblent pas aux gens d'aujourd'hui. Pour unir les termes de la doxologie, ils se sont servis les uns de la préposition, les autres de la conjonction, mais sans jamais penser que cela faisait une différence, du moins à l'égard d'une droite notion de piété.

72. Voici l'illustre Irénée, Clément de Rome, Denys de Rome et Denys d'Alexandrie qui, contre toute attente, dans sa seconde lettre à son homonyme, «Réfutation et Analogie», clôt ainsi son discours je vous transcris les paroles mêmes de cet homme : «D'accord avec tous ceux-là, nous aussi, qui avons reçu règle et modèle des presbytres qui nous ont précédés, nous rendons grâce à l'unisson avec eux, et c'est ainsi que nous terminons cette lettre pour vous. A Dieu le Père et au Fils, notre Seigneur Jésus Christ, avec le saint Esprit, gloire et puissance, dans les siècles des siècles, amen.» Et personne ne peut dire qu'il s'agit là d'un texte falsifié : Denys n'aurait pas si fortement souligné qu'il avait reçu «règle et modèle» s'il avait dit : «dans l'Esprit», car cette dernière expression était couramment employée; c'est l'autre qui avait besoin d'être défendue. Précisément, dans la suite de sa lettre, il s'adresse aux sabelliens : «Si, du fait qu'il y a trois hypostases, ils disent qu'elles sont partagées, elles sont trois, quand bien même ils ne le voudraient pas; alors, qu'ils suppriment complètement la Trinité divine». Et encore : «Pour cette raison, ce qu'il y a de plus divin après l'unicité, c'est la Trinité».

Clément aussi, mais sous une forme plus archaïque, dit : «Il est vivant, Dieu, et le Seigneur Jésus Christ et le saint Esprit.» Et Irénée, lui qui était proche des apôtres, comment a-t-il fait mention de l'Esprit dans son exposé «Contre les Hérésies ?» Écoutons-le : «Ceux qui ne connaissent pas de frein, qui s'abandonnent à leurs désirs, mais qui n'ont aucun désir de l'Esprit divin, à bon droit l'Apôtre les appelle charnels.» Dans un autre passage, il dit encore : «De peur que, privés de l'Esprit divin, nous n'obtenions pas le royaume des cieux, l'Apôtre nous crie que la chair ne peut hériter du royaume des cieux.»

Fait-on confiance à Eusèbe de Palestine, en raison de sa grande expérience ? Nous pouvons montrer les mêmes mots dans ses «Questions soulevées à propos de la polygamie des

anciens.» Il d'exprime en effet ainsi, pour s'encourager à parler : «Nous invoquons le Dieu saint, lui qui illumine les prophètes, *par* notre Seigneur Jésus Christ, avec le saint Esprit.»

73. Mais nous constatons que déjà Origène, dans bon nombre de ses entretiens sur les psaumes, rend grâce avec le saint Esprit. C'était pourtant un homme qui n'avait pas toujours sur l'Esprit des idées parfaitement saines. Malgré cela, en bien des endroits, lui aussi, ébranlé par la force de la coutume, s'est exprimé sur l'Esprit en des termes conformes à la piété. Dans le sixième, je crois, de ses commentaires sur l'évangile de Jean, il a ouvertement déclaré qu'il faut adorer l'Esprit, écrivant textuellement : «Le bain d'eau symbolise la purification de l'âme, lavée de toute souillure du mal; il n'en contient pas moins, pour quiconque s'en remet à l'essence divine de l'adorable Trinité, le principe et la source des dons de grâce, par la puissance des invocations». Et ailleurs, dans son commentaire sur l'épître aux Romains : «Les puissances sacrées sont capables de contenir le Fils seul-engendré et l'essence divine du saint Esprit». C'est ainsi, je pense, que la force de la tradition a souvent poussé les hommes à contredire leurs propres doctrines.

Quant à (Jules l')Africain, l'historiographe, cette forme de doxologie ne lui est pas davantage inconnue. On le voit au cinquième livre de l' *Abrégé des Temps*», où lui aussi s'exprime ainsi : «Nous qui connaissons la juste mesure des paroles et qui n'ignorons pas la grâce de la foi, nous rendons grâce au Père qui nous a donné, à nous les siens, le Sauveur, notre Seigneur Jésus Christ; à lui, gloire, majesté, *avec le saint Esprit pour les siècles.*» Les autres témoignages, il est possible peut-être de s'en défier : s'ils ont été falsifiés, la fraude ne serait pas facile à déceler, puisque la différence ne porte que sur une syllabe. Mais ceux que nous venons de citer échappent à tout mauvais dessein, étant donné la longueur des expressions, et ils fournissent un témoignage que les documents eux-mêmes permettent de vérifier aisément.

Un fait encore, dont en d'autres circonstances il ne vaudrait sans doute pas la peine de parler; mais pour moi que l'on accuse d'innover, c'est un témoignage que je suis bien obligé d'ajouter en raison de son ancienneté. Nos pères ont jugé bon de ne pas recevoir en silence la lumière du soir, mais de rendre grâce dès qu'elle apparaît. Qui est le père de ces paroles de l'action de grâce du lucernaire, nous serions bien incapables de le dire ! Le peuple n'en prononce pas moins l'antique formule et personne n'a cru devoir accuser d'impiété, ceux qui disent : «Nous louons le Père et le Fils et le saint Esprit de Dieu».

Si l'on connaît l'hymne d'Athénogène, celle qu'il a laissée à ses disciples comme un autre discours d'adieu, tandis qu'il s'élançait déjà vers cette fin qu'était le bûcher, on sait aussi quelle est la pensée des martyrs sur l'Esprit saint. Inutile d'en dire davantage.

74. Et Grégoire le Grand, ou le rangerons-nous avec les paroles qui sont les siennes ? Pourquoi pas avec les apôtres et les prophètes, lui qui vécut dans le même esprit qu'eux, qui toute sa vie suivit la trace des saints et garda sans fléchir, tout au long de son existence, une conduite exactement conforme à l'Évangile ? Je l'affirme, nous ferions tort à la vérité si nous ne comptons pas parmi les familiers de Dieu cette âme qui fut comme un grand flambeau resplendissant, dont la lumière emplissait l'Église de Dieu. L'assistance de l'Esprit lui donnait un terrible pouvoir sur les démons, mais il reçut une telle grâce d'éloquence pour amener les nations à l'obéissance et la foi, que n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens seulement, il gagna le peuple entier, gens de la ville et campagnards, à la connaissance de Dieu. Il déplaça le cours des fleuves en donnant des ordres au nom puissant du Christ; il assécha un marais que se disputaient des frères cupides. Ses prédictions furent telles qu'il ne se montra nullement inférieur aux grands prophètes. Bref, il serait long de faire un récit détaillé des miracles de cet homme. La surabondance des dons de grâce que l'Esprit produisait en lui, manifestée par toutes sortes d'œuvres de puissance, signes et prodiges, le faisait proclamer «second Moïse» par les ennemis même de l'Église. Ainsi, en chacune de ses paroles, en chaque acte que la grâce lui faisait accomplir, brillait comme une lumière, révélatrice de la puissance céleste qui l'accompagnait invisiblement. L'admiration qu'il provoqua est grande, aujourd'hui encore, chez les habitants du pays et son souvenir, neuf et toujours jeune, est solidement établi dans les églises, sans que le temps l'ait affaibli. Aucune pratique, aucune parole, aucun rite concernant les mystères n'ont été ajoutés à ceux que lui-même a laissés à son Église. C'est pourquoi bien des choses qui y sont en usage semblent insuffisantes, car elles en restent à un état très ancien. En effet, ses successeurs dans le gouvernement des Églises ont refusé d'accepter l'addition à tout ce qui a été inventé après lui. Eh bien ! parmi les institutions de Grégoire, il y a justement cette forme de doxologie actuellement contestée, et la tradition qui vient

de lui l'a fait conserver par l'Église. Il suffirait de se déplacer un peu pour parvenir sans grand effort à une certitude sur ce point.

Cette foi, ce fut encore celle de notre Firmilien, comme en témoignent les propos qu'il a laissés. Méléce, cet homme bien connu, partage aussi cette opinion, disent ses familiers.

Nous faut-il ne parler que du passé ? Aujourd'hui encore, en orient, le seul moyen de reconnaître les hommes pieux, n'est-ce pas l'emploi de ce mot qui est leur signe distinctif ? Comme je l'ai appris d'un homme de Mésopotamie, expert en sa langue et de jugement droit, il n'est pas possible de parler autrement dans la langue de son pays, quand bien même on le voudrait; on doit nécessairement exprimer la doxologie avec la particule et, ou plutôt, avec les mots équivalents de l'idiome national. Nous aussi, les cappadociens, nous nous exprimons dans notre dialecte régional, car l'Esprit avait déjà prévu, lors de la division des langues, l'intérêt de cette sorte d'expression. Quant à l'occident tout entier, ou peu s'en faut, de l'Illyrie aux confins de la terre que nous habitons, n'est-ce pas ce mot-là qu'il préfère ?

75. Un novateur, moi ? un créateur de termes nouveaux ? comment pourrais-je l'être ? Ce sont des peuples entiers et des cités, une coutume plus ancienne que toute mémoire humaine et des hommes, colonnes de l'Église remarquables en toute science et dans la force de l'Esprit, que je cite comme auteurs et défenseurs de ce mot.

Et pourtant, c'est là ce qui a soulevé contre nous cette masse de combattants. Chaque ville, chaque bourgade et les régions du pays les plus lointaines sont remplies de gens qui nous calomnient ! Quelle tristesse, quelle douleur pour un cœur qui cherche la paix ! Mais grande est la récompense de la constance dans les épreuves endurées pour la foi. Alors, qu'on y ajoute encore qu'on fasse briller le glaive, qu'on aiguisé la hache, qu'on allume un feu plus ardent que celui de Babylon, qu'on mette en branle contre nous tous les instruments de supplice; pour moi, rien n'est plus à craindre que de ne pas craindre les menaces lancées par le Seigneur contre les blasphémateurs de l'Esprit !

Donc, aux yeux des hommes sensés, ce que j'ai dit constitue une défense suffisante : nous recevons un mot qui est à la fois cher et familier aux saints et fermement assuré par la coutume. D'ailleurs, depuis le début de la prédication évangélique jusqu'à nos jours, il a eu droit de cité dans les églises nous l'avons montré et ce qui importe le plus, sa signification est pleine de piété et de sainteté. Mais devant le tribunal suprême, quelle défense avons-nous préparée ? La voici : ce qui nous a engagé à glorifier l'Esprit, c'est d'abord l'honneur que lui rend le Seigneur en l'associant à lui-même et au Père pour le baptême; puis c'est le fait que chacun de nous est introduit dans la connaissance de Dieu par une formule d'initiation semblable. Mais plus que tout, c'est la crainte des menaces (divines) qui éloigne de nous l'idée de toute conception indigne et basse.

Mais nos adversaires, eux, que diront-ils ? Comment pourront-ils défendre leur blasphème ? Ils n'ont ni respecté les honneurs rendus par le Seigneur, ni craint ses menaces. Ils sont maîtres de décider de leur condamnation ou de se raviser dès maintenant. Mon souhait à moi, c'est avant tout que le Dieu bon nous donne sa paix, afin qu'elle règne dans tous les cœurs. Alors, ces gens qui s'enflamment et se liguent contre nous avec violence s'apaiseraient dans l'Esprit de douceur et d'amour. Mais s'ils sont définitivement aigris et qu'on ne puisse les calmer, que Dieu nous donne de supporter patiemment ce qui nous viendra d'eux. De toute façon, quand on porte en soi sa propre condamnation à mort, souffrir pour la foi n'est pas douloureux; n'avoir pas lutté pour elle, voilà ce qui serait intolérable : pour des lutteurs, le plus pénible ne serait pas de recevoir des coups dans le combat, mais bien de ne pas avoir été admis d'abord dans le stade.

Toutefois, peut-être était-ce «le temps de se taire», comme dit le sage Salomon (Qo 3,7). A quoi sert, en effet, de crier contre le vent quand une tempête d'une telle violence a pris possession du monde ? Dans la pensée de ceux qui ont reçu la parole, c'est la confusion, comme dans l'œil gêné par une poussière, car l'erreur des fausses argumentations la remplit toute : tout est secoué et en danger de s'écrouler.

### 30. Description de la situation actuelle de l'Eglise

76. A quoi comparerons-nous la situation actuelle ? En vérité, je crois bien qu'elle ressemble à un combat naval qu'auraient batailles en engagé des gens belliqueux, habitués de mer, pour avoir nourri les uns contre les autres une grande colère à la suite de vieux démêlés.

Regarde-moi ce tableau : des flotte deux côtés, terrifiante, la s'élançe contre l'adversaire; puis, dans l'éclat d'une implacable colère, on se jette les uns sur les autres et c'est la bataille. Imagine, si tu veux, qu'une violente tempête disperse les navires, qu'une épaisse obscurité tombe des nuages et s'attarde, bouchant la vue au point de rendre impossible toute distinction entre amis et ennemis, car dans la confusion générale on ne reconnaît pas les pavillons. Ajoutons encore à ce tableau, pour lui donner plus d'animation, une mer démontée qui se creuse se gonfle, de violentes cataractes s'abattant des nuages, une terrifiante agitation des flots soulevés par d'énormes houles. Et voici que, de toute part, les vents se mettent à souffler dans la même direction : pour toute la flotte, c'est la collision. Parmi ceux qui sont sur la ligne de bataille, les uns trahissent et passent à l'ennemi au cours du combat, d'autres sont contraints tout à la fois de repousser les embarcations que le vent jette sur eux, d'avancer contre l'assaillant et de s'entre-massacrer, sous le coup de la révolte que suscitent le refus de l'autorité et le désir de chacun d'être le maître.

De plus, pense au bruit confus, indistinct, qui règne sur la mer : tourbillon des vents, fracas des navires, grondement des vagues bouillonnantes, clameur des combattants lâchant toute sorte de vociférations contre ce qui leur arrive. On n'entend plus la voix du commandant, ni celle du pilote, c'est un désordre et une confusion terribles, car l'excès du malheur, faisant désespérer de survivre, supprime toute crainte de commettre des fautes. Ajoute à cela une extraordinaire, une folle passion pour la gloire, tant et si bien que le navire a beau s'en aller par le fond, l'équipage continue à se disputer le premier rang !

77. Et maintenant, passe de l'image au mal qui en est le modèle. Ne pouvait-on croire, depuis longtemps, que le schisme arien, détaché de l'Église pour former un parti ennemi, était seul à former en face d'elle une ligne adverse ? Mais quand, à la suite d'une longue et pénible querelle, ils entrèrent ouvertement en lutte contre nous, la guerre éclata sous de multiples formes, divisée en une foule de partis, de sorte que l'hostilité générale et les méfiances particulières firent naître chez tous une haine sans merci. Cette tourmente des Églises n'est-elle pas plus sauvage encore que le tumulte de la mer ? Par elle, toute borne posée par les Pères se trouve déplacée, tout fondement, tout ce qui sert de rempart aux dogmes de la foi est ébranlé, tout ce qui s'élevait sur des bases pourries est bousculé, la moindre secousse le renverse. Nous nous jetons les uns sur les autres et nous nous culbutons les uns les autres. Si l'ennemi n'a pas été le premier à vous atteindre, c'est de votre auxiliaire que vient la blessure. Et si blessé, vous êtes tombé, votre camarade de combat vous piétine au passage !

Nous ne sommes unis que dans la mesure où nous éprouvons une haine commune contre nos adversaires. Dès que l'ennemi est passé, voilà que nous nous regardons les uns les autres en ennemis. Qui pourrait alors dénombrer la multitude des naufragés ? Certains, c'est l'attaque qui les a fait sombrer; d'autres, la trahison cachée de leurs alliés; d'autres encore, l'inexpérience de leurs dirigeants. C'est ainsi que des églises s'en allèrent heurter comme des écueils les pièges de l'hérésie et périrent avec tous leurs hommes; d'autres, parmi les ennemis de la Passion salvatrice, se saisirent du gouvernail et firent naufrage dans la foi.

Et les désordres qui viennent des princes de ce monde, que font-ils pas chavirer les peuples avec plus de violence qu'un ouragan ou que n'importe quelle tempête ? Une nuit obscure, sombre et triste, recouvre les églises, car les flambeaux du monde, placés par Dieu pour éclairer les âmes, ont été bannis. Les rivalités mutuelles des puissants atteignent un tel excès qu'elles leur ôtent toute sensibilité; et cela, quand la crainte d'un anéantissement général est déjà suspendue sur leurs têtes ! L'hostilité personnelle prend plus d'importance que la guerre commune de tout un peuple, car la gloire d'avoir vaincu ses propres adversaires passe avant l'intérêt général, pour ceux qui accordent plus de prix au charme immédiat des honneurs qu'aux récompenses réservées pour plus tard. Voilà pourquoi tous pareillement portent les uns contre les autres, chacun de la manière qui est en son pouvoir, leurs mains meurtrières.

Le cri rauque de gens que la contradiction fait se heurter les uns contre les autres, un bruit confus, un son indistinct que provoque un tumulte incessant, emplissent déjà l'Église presque tout entière; excès ou insuffisances font également dévier la droite doctrine de la piété. Les uns se

laissent entraîner au Judaïsme par la confusion des personnes, les autres au paganisme, car ils opposent les natures; l'Écriture inspirée de Dieu ne parvient pas à leur fournir un terrain d'entente, ni les traditions apostoliques un arbitrage à leurs disputes. Parler à son aise, c'est à cela que se limite l'amitié; que les opinions divergent, et c'est un motif suffisant d'inimitié. Pour souder l'union dans la révolte, le partage d'une même erreur est plus sûr que tout serment de conjurés. N'importe qui parle de Dieu, même celui dont l'âme est marquée de mille souillures. Aussi est-il facile aux novateurs de trouver des partisans. C'est ainsi que des intrigants, élus par leur propre suffrage, se partagent la présidence des églises, sans se soucier de l'organisation établie par le saint Esprit. Et, comme en raison du désordre, les institutions évangéliques sont complètement bouleversées, impossible de décrire la mêlée pour s'emparer des premières places, chacun de ceux qui ont soif de paraître usant de violence pour se faire admettre à la présidence. Une terrible anarchie, engendrée par cette passion du pouvoir, a envahi les peuples, si bien que l'appel des chefs reste parfaitement inefficace et vain : dans la fumée de son ignorance, chacun estime qu'il n'est pas plus obligé d'obéir à quelqu'un que de commander à d'autres !

78. Pour ces raisons, je considérais qu'il était plus utile de garder le silence que de parler, car une voix humaine est incapable de se faire entendre au milieu d'un tel vacarme. En effet, si les paroles de l'Écclésiaste sont vraies : «Les paroles des sages s'écoutent dans le calme» (Qo 9,17), il s'en faut de beaucoup qu'il soit opportun, dans la situation actuelle, de parler d'un tel sujet. Et ce mot du prophète me retient aussi : «En un tel temps, l'homme avisé se taira, car c'est un temps de malheur» (Amos 5,13) ce temps où les uns vous font trébucher, où d'autres piétinent celui qui est tombé, tandis que d'autres applaudissent ! Mais pour tendre à celui qui chancelle une main compatissante, il n'y a personne ! Pourtant, selon l'ancienne loi, celui qui passait indifférent, fût-ce près de la bête de somme de son ennemi tombée sous le faix, méritait condamnation. Aujourd'hui, ce n'est plus pareil ! Pourquoi ? Parce que la charité s'est partout refroidie, si bien qu'entre les frères, il n'y a plus d'accord et qu'on ignore jusqu'au nom de concorde. Il n'y a plus d'admonestations charitables, plus de sentiments chrétiens, plus de larmes de compassion ! Il n'est plus personne pour venir en aide au faible dans la foi; en revanche, une telle haine s'est enflammée entre gens de même race que chacun se réjouit davantage des échecs du prochain que de ses propres bonnes actions. Lors d'une épidémie de peste, ceux qui se soumettent aux soins les plus minutieux sont atteints tout comme les autres, car ils sont contaminés par la simple fréquentation des malades; c'est ainsi qu'aujourd'hui nous nous ressemblons tous, la jalousie qui s'est emparée de notre âme nous ayant entraînés à l'ardeur pour le mal. Voilà pourquoi siègent des vérificateurs d'entreprises manquées, inexorables et cruels, et des juges de bonnes causes, impitoyables et malveillants. Et, semble-t-il, le mal s'est établi si fortement en nous que nous voici plus dépourvus de raison que les êtres sans raison eux-mêmes, car si ces derniers s'assemblent quand ils sont de même race, nous, c'est à nos proches que nous faisons la plus affreuse des guerres !

79. Voilà donc les raisons pour lesquelles il fallait se taire. Mais la charité a fait pencher dans l'autre sens, elle qui ne cherche pas son intérêt, mais s'applique à vaincre toutes les difficultés de circonstance et de temps. Les enfants aussi, à Babylone, nous ont appris – quand bien même il n'y aurait personne à prendre le parti de la piété à mener à bien, par nous-mêmes, la tâche qui nous a été confiée; eux louaient Dieu au milieu des flammes, sans se soucier du nombre de ceux qui rejetaient la vérité : il leur suffisait d'être trois à le faire, entre eux. Et c'est pourquoi nous n'avons pas reculé devant la nuée des ennemis ; au contraire, nous avons mis notre espérance dans le secours de l'Esprit et proclamé en toute assurance la vérité. Le plus lamentable de tout, ne serait-ce pas que les blasphémateurs de l'Esprit s'enhardissent en toute tranquillité contre la doctrine de la piété, et que nous, qui avons un Auxiliaire, un Défenseur d'une telle puissance, nous hésitions à distribuer la parole qui nous vient de la tradition des Pères et dont le souvenir s'est fidèlement conservé jusqu'à nous ?

A Amphiloque

En outre, l'ardeur de ta charité sincère a ranimé notre zèle, ton caractère grave et paisible nous garantissait que ce que nous dirions ne serait pas trop largement divulgué non pas qu'il faille le tenir caché, mais pour que les perles ne soient pas jetées aux pourceaux. Mais, en vérité, en voilà assez. Si ce que j'ai dit te suffit, bornons-là ce discours. S'il te semble incomplet, rien ne s'oppose à ce que tu t'adonnes activement à la recherche et que tu accroisses tes connaissances en posant des questions, sans intention de chicane. Que ce soit par nous ou par d'autres, le

Saint Basile le Grand

Seigneur donnera de parachever ce qui nous manque, selon la connaissance accordée par l'Esprit à ceux qui en sont dignes.